God
840·8
Gen/vie
102568

00102568

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

VIE PÉNITENTE

DE MADAME

DE LA VALLIÈRE.

VIE PÉNITENTE

DE MADAME

DE LA VALLIÈRE,

ÉCRITE PAR Mme DE GENLIS;

Et suivie des *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, par Mme de la Vallière; et des lettres de la même au maréchal *de Belle-fonds*.

NOUVELLE ÉDITION.

102563

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, nº 9.

1816.

God
Fr 840-8
Gen/Vie
02568

AVERTISSEMENT.

Ce Précis de la Vie pénitente de madame de la Vallière est entièrement historique. On n'auroit pu, sans une espèce de profanation, y ajouter le moindre ornement; tout est fidèle, tout est exact dans ce récit, tiré des Mémoires du temps et de deux Abrégés de la Vie de madame de la Vallière, faits par deux différens auteurs: l'un, qui se trouve à la tête des *Réflexions*, et l'autre, qui précède les *Lettres*. Ces deux ouvrages de madame de la Vallière n'ont jamais été réunis en un seul volume. On n'a fait cette réim-

pression que pour offrir au public une nouvelle Édition portative et complète.

LA VIE PÉNITENTE DE MADAME DE LA VALLIÈRE.

Louise-Françoise la Baume de la Vallière naquit au mois d'août 1644. Bussy-Rabutin, dans ses *Mémoires*, prétend qu'elle n'avoit *aucune naissance* et qu'elle n'*étoit pas demoiselle;* mais on sait qu'il arrive souvent à cet auteur satirique de dire du mal de la naissance de ceux dont par hasard il épargne la personne. Madame de la Vallière étoit de l'ancienne maison de la Baume, originaire du Bourbonnois, dont une branche s'établit en Touraine, au château de la Vallière. Madame de la Vallière étoit fille de Laurent de la Baume le Blanc, troisième du nom, marquis de la Vallière, baron

de la Maison-Fort, etc., gouverneur d'Amboise, qui se distingua dans les armées, et qui signala sa fidélité en gardant la ville et le château d'Amboise pendant les troubles; et de dame Françoise le Prévot, fille de Jean, seigneur de la Coutellaye, etc., écuyer de la grande écurie du roi, et nièce de Gilles de la Baume le Blanc de la Vallière, évêque de Nantes, prélat recommandable par son esprit et par son éminente piété, qui se démit de son évêché en 1677, et qui mourut âgé de 93 ans en 1709.

Madame de la Vallière perdit son père dans son enfance. Sa mère ayant dans la suite épousé le marquis de Saint-Remi, premier maître - d'hôtel de Monsieur, Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, Louise de la Vallière fut à la cour de ce prince, et elle passa son enfance et les années de sa première jeunesse à Orléans ou à Blois. Elle montra dès lors cette piété, cette

modestie, cette candeur, qui depuis la rendirent si intéressante. Dans une occasion où de jeunes personnes de la cour de Monsieur se conduisirent avec une légèreté répréhensible, ce prince en témoigna son mécontentement, et dit publiquement : *Pour mademoiselle de la Vallière, je suis assuré qu'elle n'y a point de part ; elle est trop sage pour cela.* En effet, elle avoit résisté sans effort à ce mauvais exemple ; son cœur seul pouvoit l'entraîner.

Elle porta ce caractère à la cour de Louis XIV. Elle y montra constamment, et même durant sa faveur, une générosité et une noblesse de sentimens qui lui acquirent la réputation dont elle parle dans une de ses lettres, *de n'être guère entendue en matière d'intérêt.* Avec des principes si purs, une si belle âme et un esprit naturellement réfléchi, il est vraisemblable que madame de la Vallière eût résisté

aux séductions qui l'environnèrent, si elle eût eu pour guide une mère éclairée et vertueuse ; mais il paroît, par tous les Mémoires du temps, que la marquise de Saint-Remi étoit une femme intrigante, ambitieuse, qui ne vit dans la foiblesse de sa fille qu'un moyen d'assurer l'élévation de sa famille et l'agrandissement de sa maison ; elle se trompa dans cet odieux calcul : non-seulement madame de la Vallière ne demanda jamais rien pour elle et pour les siens, mais elle n'accepta les dons du roi qu'avec une extrême répugnance. Le trait suivant donne une idée de sa réserve à cet égard : Un jour, à une revue brillante, le roi observa que la duchesse de la Vallière, après avoir salué un jeune homme inconnu, le regardoit souvent en souriant d'un air d'intelligence. Il en parla le soir à la duchesse, en lui montrant sa surprise et sa jalousie, et la duchesse lui répondit que ce jeune homme

étoit son frère. *Quoi!* s'écria le roi, *vous me laissiez ignorer que vous avez un frère ?*..... Le roi, de son propre mouvement, se chargea de la fortune de ce jeune homme, auquel il fit faire un très-grand mariage; et cependant la duchesse avoit la plus vive affection pour son frère; mais tel étoit le déchirement d'ambition de cette femme à la fois si intéressante et si malheureuse par l'étrange opposition qui se trouvoit entre son caractère et sa situation. Aussi madame de Sévigné, voulant dépeindre madame de Montespan, disoit-elle : *Il faut l'imaginer précisément le contraire de cette petite violette qui se cachoit sous l'herbe, et qui étoit honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. Jamais* (ajoutoit-elle) *il n'y en aura sur ce moule.*

La vocation de madame de la Vallière eut des caractères véritablement sublimes. Les humiliations et les dou-

leurs du délaissement ne lui donnèrent jamais l'idée d'embrasser la vie religieuse. Elle vouloit offrir un grand exemple, faire à Dieu un sacrifice volontaire et réfléchi, et non se donner à lui par désespoir. Tant que son cœur fut souillé par une passion criminelle, elle n'éprouva que le désir de se retirer dans la solitude, mais elle se crut indigne d'être admise au nombre des *vierges sages;* il falloit se purifier avant de prononcer les vœux sacrés qui exigent une si parfaite pureté; il falloit se guérir avant d'entrer dans la carrière de la sagesse la plus austère. Un cœur si tendre ne put connoître qu'il n'avoit plus d'amour, que lorsqu'il n'eut plus de jalousie, car, affranchie de ce penchant coupable, elle avoua qu'elle *aimoit encore* le roi *plus qu'elle-même;* mais elle n'avoit plus de ressentiment contre madame de Montespan, et ce fut alors qu'elle résolut de se consacrer à Dieu. Elle ne

confia son dessein qu'au maréchal de Bellefonds et ensuite à Bossuet. Quelques mois après, son secret fut découvert, et elle eut à soutenir les oppositions du roi, celles de ses amis et les larmes de ses enfans, que l'on instruisit de son projet et que l'on fit agir pour le combattre. Elle montra une fermeté inébranlable; cependant elle souffroit intérieurement tout ce que la nature et l'amitié peuvent faire éprouver de douloureux à l'âme la plus sensible. Elle avoit eu, sept ou huit mois auparavant, une dangereuse maladie; elle retomba malade; réconciliée avec la religion, rassurée par les résolutions sincères qu'elle avoit formées, elle envisagea pour cette fois la mort sans terreur, mais elle déclara qu'elle regrettoit les restes précieux d'une vie qu'elle avoit dévouée à la vertu; elle s'affligea de n'avoir pu consommer son sacrifice, et de mourir avec le titre qu'elle gémissoit de porter, et dans de

palais qu'elle rougissoit d'habiter encore. Sur les bords de la tombe, le scandale l'environnoit toujours, et son cœur, pénétré de repentir, ne respiroit que la pénitence ; dans les pays étrangers, dans les provinces, parmi le peuple, on la désignoit encore par une qualification déshonorante ; dans ce moment, où toutes les illusions s'évanouissent pour ceux même qui les ont chéries jusque-là, elle se voyoit avec douleur au milieu du faste et des grandeurs humaines, prête à mourir sous un dais, elle qui, depuis longtemps, ne soupirant qu'après la pauvreté évangélique, ne désiroit pour asile qu'une cellule et pour lit qu'un cercueil. Enfin, elle ne pensoit pas sans quelque trouble que, malgré la sincérité de ses résolutions, sa mémoire resteroit flétrie par les égaremens qu'elle n'avoit pu expier.

Le ciel lui rendit une existence qu'elle devoit ennoblir et sanctifier.

Aussitôt que ses forces le lui permirent, elle s'occupa du soin de terminer l'arrangement de ses affaires, et elle consacra tous ses momens de loisir à l'étude du latin. Elle devoit désormais chanter chaque jour les louanges de Dieu dans cette langue, et elle y fit en peu de temps des progrès surprenans.

Le 20 avril 1674, la duchesse de la Vallière, n'ayant pas encore trente ans, quitta pour jamais la cour, non sans attendrissement, mais sans regret. Ce fut avec joie qu'elle renonça solennellement à son rang et à tout l'éclat trompeur qui jusqu'alors l'avoit environnée; en abandonnant tous ces faux biens, empoisonnés par le remords, elle ne crut faire qu'un acte de justice, une espèce de restitution: en effet, les grandeurs humaines ne sont qu'une usurpation odieuse, lorsqu'on n'en a dû la jouissance qu'au vice; en quittant ses titres et en se dépouillant de

tout, madame de la Vallière reprenoit la véritable dignité de son sexe ; loin de descendre, elle s'élevoit, même aux yeux du monde, qui trop souvent prodigue les flatteries à la faveur, mais qui ne peut refuser son hommage à la vertu. Madame de la Vallière quitta Versailles le matin. Son départ eut l'air d'un triomphe ; on l'admiroit trop pour ne pas la regretter ; ses envieux même, mêlés avec ses amis, versoient des larmes sincères ; dans ces adieux solennels, madame de la Vallière, animée des plus doux sentimens de la religion, embrassoit en pleurant ses anciens persécuteurs ; elle ne se rappeloit du passé que ses fautes ; tous les sujets de ressentimens étoient pour jamais effacés de sa mémoire. Elle fut suivie par une si grande multitude de personnes, qu'arrivée à Paris, son carrosse pût à peine se faire un passage dans la cour des Carmelites, à travers la foule qui l'avoit escortée et celle

qui l'attendoit. Elle soutint cette espèce de spectacle avec un calme, une sérénité, une modestie qui portèrent au comble la douce admiration qu'elle inspiroit. On avoit essayé de l'effrayer sur son entreprise, en lui disant qu'elle éprouveroit le saisissement le plus douloureux quand elle entendroit fermer sur elle les portes et les serrures du couvent; mais Dieu qui conduit ceux qui le cherchent uniquement, ne lui fit sentir dans ce moment que la joie de se donner à lui, et de se voir séparée pour jamais du monde et de tout ce qui pouvoit la distraire d'un si grand sentiment. En entrant elle se jeta aux genoux de la mère Claire (de Jarnac), qui étoit alors supérieure; en lui disant : *Ma mère, j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté, que je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre.* On la conduisit, suivant l'usage, devant le Saint Sacrement; ensuite, pour

ne pas différer de porter les marques de sa consécration volontaire à la pénitence, et d'un dévouement sans retour à la retraite, elle se fit couper les cheveux sur-le-champ, et de cet instant elle suivit toutes les pratiques de la vie religieuse avec autant de ferveur que de fidélité. Elle étoit loin d'avoir la tiédeur de *ces cœurs demi-morts et demi-vivans* (selon l'expression de saint François de Sales) *qui ne sont bons à rien.* Elle *commença parfaitement* comme l'ordonne saint Bernard. Elle ne se ralentit jamais; elle éprouva toujours, en parcourant cette sainte carrière, que l'*amour est fort comme la mort*, et que les âmes qui ont le bonheur d'en être embrasées *sont des lampes de feu et de flammes que les plus violens torrens ne peuvent éteindre* (1). Elle demanda comme une grâce et elle obtint de se couvrir de

(1) Cant. VIII. 6, 7.

l'habit de religieuse avant de le prendre en cérémonie, et elle y fut bientôt accoutumée, excepté à la chaussure plate, qui l'incommoda toujours, sans doute parce qu'elle étoit un peu boiteuse. Elle se fit sans peine à la nourriture, et ne voulut pas souffrir que, dans les commencemens même, on lui accordât à cet égard le moindre adoucissement. L'usage de la serge au lieu de linge, le coucher sur la dure, l'assiduité au travail, sans autre interruption que la lecture et la prière, un jeûne austère, un silence rigoureux, devinrent les délices d'une personne foible et délicate, qui jusqu'alors plongée dans la mollesse, avoit goûté tous les charmes de la société la plus brillante et la plus aimable. Elle déclara même que la seule chose qui l'affligeoit étoit de ne pas trouver dans cet ordre, tout austère qu'il est, la pénitence qu'elle y cherchoit; elle suivoit toutes les observances les plus pénibles

avec tant d'ardeur et de joie, qu'elle n'en pouvoit sentir la rigueur. Comme elle étoit sujette à de grands maux de tête, et qu'elle tenoit toujours les yeux baissés, on lui demanda un jour si cette attitude ne lui étoit pas incommode. *Point du tout*, répondit-elle, *cela me les repose ; je suis si lasse de voir les choses de la terre, que je trouve même du plaisir à ne les pas regarder.*

On abrégea en sa faveur les épreuves qui précèdent ordinairement le noviciat ; elle choisit, pour faire la cérémonie de sa vêture, le troisième dimanche après la Pentecôte, qui arriva cette année le 2 juin, jour où l'église offre à la piété des fidèles la parabole du pasteur qui rapporte sur ses épaules la brebis égarée.

La duchesse prit alors le nom si touchant de *sœur Louise de la Miséricorde*. Bossuet, qui n'étoit pas encore de retour d'un voyage qu'il avoit fait

pour suivre M. le Dauphin, ne put prononcer le sermon de la vêture, ainsi que la novice l'avoit désiré; le P. Bourdaloue étoit aussi absent : ce fut l'abbé de Frémentière, depuis évêque d'Aire, qui fit le sermon. L'évangile de ce jour lui fournit un texte heureux, que Bossuet, indépendamment de cette circonstance, auroit choisi s'il eût prêché le premier. Tous les cœurs furent émus lorsqu'on entendit prononcer ces paroles : *Le pasteur ayant retrouvé sa brebis, la met sur ses épaules avec joie, et, venant en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi.* Saint Luc, *chap.* 15.

L'idée que la sœur Louise avoit de ses fautes passées lui fit demander avec instance d'être reçue en qualité de sœur converse. La Mère Bellefonds (supérieure alors) n'y voulut point consentir; l'humble novice, remplie de soumission pour elle, se laissa guider

avec la douceur et la simplicité qui la caractérisoient; mais la supérieure, touchée de la ferveur de la novice, et respectant l'esprit de grâce dont elle la voyoit animée, lui permit d'aider les sœurs converses dans le travail le plus pénible de la maison, ce qu'elle a toujours continué depuis.

Sœur Louise de la Miséricorde fit profession le 3 juin, lundi de la Pentecôte. Elle reçut le voile noir de la main de la reine, qui voulut prendre part, avec les princesses du sang, à une cérémonie si digne de sa piété. Bossuet fit l'éloquent discours qui, depuis, imprimé tant de fois, fit une si vive impression sur toute l'assemblée. La sœur Louise de la Miséricorde étoit dans une tribune à côté de la reine. Tous les yeux se tournèrent sur cette tribune quand Bossuet s'écria : « Qu'avons-nous vu? que voyons-» nous? Quel état! et quel état!..... » Ces paroles si mystérieuses, si frap-

pantes, d'un tour en apparence négligé, mais si nouveau et si sublime, excitèrent une admiration universelle. On fut profondément touché lorsque, portant encore ses regards vers la tribune, il dit à ses auditeurs : « La » vie si chrétienne que je vous propose, si pénitente, si mortifiée, si » détachée des sens et de nous-mêmes, » vous paroît peut-être impossible. » Peut-on vivre, direz-vous, de cette » sorte? Peut-on renoncer à tout ce » qui plaît? On vous dira de là-haut » qu'on peut quelque chose de plus » difficile, puisqu'on peut embrasser » tout ce qui choque. Mais pour le » faire, direz-vous, il faut aimer » Dieu; et je ne sais si on peut le connoître assez pour l'aimer autant qu'il » faudroit : on vous dira de là-haut » qu'on en connoît assez pour l'aimer » sans bornes..... »

Toutes les dames de la cour étoient à cette cérémonie. La célèbre duchesse

de Longueville y fondoit en larmes, et s'y affermissoit dans cette piété qui rendit la dernière moitié de sa vie le modèle de toutes les vertus.

La sœur Louise de la Miséricorde, parvenue enfin au terme de ses désirs, ne songea plus qu'à vivre uniquement pour Dieu, qui la dédommagea pleinement de tout ce qu'il lui avoit donné le courage de sacrifier. Elle s'étoit dit, à la cour même : *Quand on est tombé, ne se relève-t-on pas? Quand on s'est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus?* Jérém. *ch.* VIII. Et dans sa nouvelle situation elle pouvoit dire : *J'ai vu que les richesses n'étoient rien au prix de la sagesse... Je l'ai plus aimée que la santé et que la beauté, parce que la sagesse est la vapeur de la vertu de Dieu, parce qu'elle est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et l'image de sa bonté.* La Sagesse, *ch.* VIII. La reine Marie-Thérèse d'Au-

triche, qui avoit dû prendre tant d'intérêt à la conversion de madame de la Vallière, alloit souvent aux Carmelites passer avec elle des heures entières. Elle voulut procurer au marquis de la Vallière la consolation de revoir une sœur qui le chérissoit et qu'il aimoit tendrement, et afin qu'il pût la suivre dans l'intérieur du monastère, elle lui fit l'honneur de lui donner la main; mais la sœur Louise de la Miséricorde, instruite du dessein de la reine, accourut à la porte de la clôture, et représenta avec tant de force à cette princesse le privilége que les reines avoient toujours accordé aux Carmelites, de n'y pas introduire d'homme quand elles honoroient la communauté de leur présence, que la pieuse reine finit par céder à un zèle qu'elle admiroit d'autant plus, qu'elle connoissoit toute l'affection de la sœur Louise pour son frère. La sœur Louise de la Miséricorde, dévouée tout en-

tière à la pénitence, projeta de faire un sacrifice plus douloureux encore que tous les autres. Elle étoit la plus tendre des mères, et elle résolut de se priver du plaisir de revoir ses enfans et de se borner à leur écrire, à correspondre exactement avec eux, mais elle pensa que sous l'habit qu'elle portoit, et au milieu des chastes compagnes qui avoient daigné l'admettre dans leur société, et parmi lesquelles il s'en trouvoit de si jeunes, elle ne pourroit, sans blesser la décence, recevoir ses enfans : il lui sembloit que c'étoit donner, dans un si saint asile, un spectacle aussi scandaleux que nouveau. Plus elle désiroit revoir des enfans si chers, plus elle se représentoit vivement tout le charme d'un moment si doux, et moins elle crut qu'il lui fût permis de jouir d'un bonheur qui n'étoit le fruit que de la foiblesse criminelle qu'elle vouloit expier. Mais le roi s'opposa formelle-

ment à cette résolution : il lui fit donner l'ordre le plus positif de recevoir ses enfans, il eut même le soin de les lui envoyer souvent. Ce fut la première et l'unique fois que madame de la Vallière entendit parler le roi dans sa retraite ; elle reconnut qu'elle vivoit toujours sous son empire ; qu'il s'occupoit d'elle encore... et sans doute qu'en embrassant ses enfans elle ne murmura pas contre son autorité....

Chaque jour sembloit augmenter la ferveur de la sœur Louise. La vie dure des Carmelites ne suffisoit pas à son zèle ; elle se levoit toujours deux heures avant la communauté, et passoit tout ce temps dans l'église ; elle s'étoit accoutumée à souffrir les plus rudes extrémités du froid. On la trouva plus d'une fois évanouie, soit dans l'église, soit dans les greniers, où elle étendoit du linge mouillé. Ces mains délicates, jadis ornées de perles et de pierreries éclatantes, se consacroient maintenant

aux travaux les plus pénibles et les plus rebutans. Elle demandoit sans cesse la permission de jeûner au pain et à l'eau. La supérieure lui refusoit souvent des mortifications qui lui paroissoient être au-dessus des forces de la pénitente : *Vous m'épargnez, ma Mère,* disoit la sœur Louise, *mais j'espère que Dieu y suppléera.* Cette âme humble et repentante, se comparant sans cesse à ses compagnes, en pensant à la pureté de leur vie, croyoit avec raison ne pas faire autant qu'elles en faisant beaucoup plus; car elle savoit que le repentir ne peut jamais s'élever à la perfection de l'innocence réunie à la piété. Cependant, malgré la foiblesse de sa constitution, elle supporta longtemps les fatigues d'un genre de vie si austère, sans que sa santé en fût altérée. On voyoit en elle la vérité de ces belles paroles : *La fleur de l'âge se lasse et succombe au travail, et la vigueur de la jeunesse a ses affoiblis-*

semens, mais ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces nouvelles; ils prendront des ailes, et ils voleront comme l'aigle; ils courront sans fatigue, et marcheront sans se lasser (1).

La seule chose qui sembloit faire de la peine à la sœur Louise, c'étoit l'obligation indispensable d'aller quelquefois au parloir; elle refusoit sans cesse un grand nombre de visites, cependant elle étoit forcée d'en recevoir plusieurs. Madame de Sévigné, qui avoit toujours admiré son caractère, voulut absolument la voir dans sa retraite, et elle eut la satisfaction de passer deux heures avec elle. C'est en parlant de cette visite, que madame de Sévigné dit qu'elle a vu *un ange*, et qu'en dépeignant la sœur Louise, elle ajoute : *Pour la modestie, elle n'est pas plus grande que quand elle donnoit au monde*

(1) Isaie, ch. XLI.

une princesse de Conti ; et c'est assez pour une Carmelite.

Madame de Montespan elle-même, par un caprice inconcevable, voulut aussi revoir celle qu'elle avoit rendue si malheureuse, et dont maintenant elle envioit les vertus sans pouvoir les imiter. Un jour, avec madame de Maintenon, elle suivit la reine aux Carmelites. La sœur Louise la revit sans trouble, et lui parla avec cette douceur qui la caractérisoit. Madame de Montespan ne put dissimuler la surprise que lui causoit le calme de l'humble religieuse. Madame de Maintenon regardoit, avec curiosité, ces deux personnes. Quelqu'un lui demandant à quoi elle pensoit : *Je réfléchissois*, répondit-elle, *sur Madelène pécheresse et sur Madelène pénitente.*

Quelque temps après, madame de Montespan, déchue de sa faveur, ne regrettant que son crédit, n'aimant plus le roi et ne pouvant se détacher

de la cour, eut la pensée bizarre d'aller en secret consulter la sœur Louise; elles eurent ensemble un long entretien : madame de Montespan se plaignit avec énergie de sa situation, la sœur Louise s'attendrit; mais elles ne pouvoient s'entendre : l'une ne comprenoit rien aux regrets de l'ambition, l'autre ne concevoit pas que l'*amour de Dieu* pût dédommager des hommages de la cour la plus brillante de l'univers.

Dans une autre entrevue, madame de Montespan apprit à la sœur Louise que madame de Maintenon lui avoit enlevé la confiance et le cœur du roi; et tandis qu'elle se récrioit sur ce qu'elle appeloit l'ingratitude et la trahison de son amie, la sœur Louise, en compatissant à ses peines, se rappeloit peut-être les siennes, et sans doute alors, en secret, elle admiroit la Providence !...

La sœur Louise reçut une visite

plus intéressante. Le célèbre réformateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, forcé de faire un voyage à Paris pour les affaires de sa maison, voulut voir une personne qui avoit avec lui tant de rapports. Il avoit connu, comme elle, les séductions du monde; comme elle encore, il en avoit triomphé en renonçant aux sentimens les plus chers et à tous les plaisirs; comme elle enfin, il expioit, par la pénitence la plus austère, les erreurs de sa jeunesse. Ils se félicitèrent l'un et l'autre du courage qui les avoit affranchis de peines mille fois plus douloureuses que les rigueurs de la mortification religieuse; ils bénirent les chaînes extérieures qui les débarrassoient de l'empire affreux des passions; ils se voyoient avec le tendre intérêt qu'éprouveroient deux captifs rachetés d'un honteux esclavage, ou deux voyageurs qui, après avoir couru les mêmes dangers sur une mer orageuse, se trouveroient dans un port

tranquille et sûr. En effet, ils étoient heureux, ils jouissoient d'un bonheur que la réflexion ne refroidit point, et que le temps ne sauroit dissiper! C'étoit dans les derniers jours de sa jeunesse que madame de la Vallière avoit quitté le monde; elle s'étoit voilée à tous les yeux avant d'avoir perdu les grâces qui les charmoient, et désormais elle étoit à l'abri des regrets pénibles d'une frivole vanité. Le temps n'avoit plus de rigueurs pour elle, il ne lui ravissoit rien qu'elle pût estimer encore; il purifioit sa vie, il la rapprochoit du but vers lequel tendoient tous ses désirs. Dans le monde, toutes les résolutions vertueuses sont incertaines et chancelantes, parce que tout les combat; dans le cloître, elles ont une heureuse stabilité, rien n'en détourne; l'exemple, la méditation, la lecture, y renouvellent, y fortifient sans cesse la piété, la ferveur, et le noble dédain des vanités humaines.

Nul discours inconsidéré, nulle démarche légère n'y produisent ces impressions dangereuses qui peuvent ébranler la foi. Quand rien ne trouble l'ordre constant du genre de vie; quand tout marche autour de nous d'un pas égal dans la même route; quand on agit toujours avec cette invariable uniformité, on conserve la même manière de penser; nos actions nous affermissent dans nos sentimens, lorsqu'elles sont dirigées par la vertu. Le vice *se lasse dans ses voies*, car l'inconstance toujours accompagne l'erreur; mais *le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait* (1). La crainte et la terreur peuvent ébranler l'impie, et du moins la douce espérance n'a jamais ranimé son cœur desséché, tandis *que l'attente*

(1) Eccl. chap. XVI.

les justes, c'est la joie (1). Enfin, comptera-t-on pour rien l'échange de l'ambition humaine contre la sublime ambition qui fait aspirer à cette gloire suprême, qui brillera toujours avec le même éclat dans toute l'étendue de l'éternité?

Quelques années après sa profession, la sœur Louise perdit son frère, et elle prouva, dans cette occasion, que tout le courage d'une parfaite résignation religieuse peut s'allier avec la sensibilité naturelle la plus profonde et la plus vive. Elle fit, dans la suite, une autre perte, dont les personnes même les plus assurées de la solidité de sa vertu, craignirent qu'elle ne fût accablée. On lui écrivit, en 1683, que le comte de Vermandois étoit malade; mais on lui donnoit en même temps l'espérance d'une prompte guérison. Dieu en disposa autrement, et les pre-

(1) Prov. chap. x.

mières nouvelles qui suivirent furent celles de la mort de ce jeune prince. Le roi chargea Bossuet d'annoncer ce triste événement à la sœur Louise de la Miséricorde; mais la supérieure, voulant préparer cette malheureuse et tendre mère, fut la chercher; et, la rencontrant qui sortoit du chœur, elle lui dit, d'un air consterné, qu'elle avoit des nouvelles, et elle n'ajouta rien de plus. *J'entends bien*, reprit la sœur Louise, et aussitôt elle rentra dans le chœur. Elle y resta long-temps, prosternée devant le Saint Sacrement. On vint l'avertir que Bossuet l'attendoit au parloir, elle s'y rendit. Bossuet n'eut rien à lui dire, Dieu avoit parlé à cette âme angélique et soumise. Cependant Bossuet, touché de l'effort qu'elle faisoit sur elle-même pour contenir sa douleur, lui dit que quelques larmes la soulageroient, et que Dieu ne les défendoit pas, pourvu qu'elles fussent sanctifiées par la soumission que nous lui

devons. Alors la sœur Louise répondit qu'*elle n'avoit pas trop de larmes pour elle-même, que c'étoit sur elle qu'elle devoit pleurer;* ajoutant cette parole recueillie par tant d'écrivains : *Il faut que je pleure la naissance de cet enfant encore plus que sa mort.*

La sœur Louise trouva des consolations dans les exercices les plus touchans de la piété et de la charité chrétiennes. Elle étoit chargée du soin d'orner et d'entretenir l'oratoire; elle avoit encore le temps, outre celui qu'elle passoit à l'église, de travailler chaque jour pour les pauvres, de passer au moins une heure à l'infirmerie pour y soigner les malades, et d'aider les sœurs converses dans tous leurs travaux. Lorsqu'à l'infirmerie il se trouvoit des malades en danger, elle les veilloit, et souvent elle passoit plusieurs nuits de suite. Elle profita, pour faire du bien, de l'amitié et de la vénération qu'a-

voient pour elle ceux qui venoient la voir ; elle avoit une liste des pauvres auxquels elle procuroit des secours ; elle engagea même plusieurs personnes, par sa touchante éloquence, à prendre soin des infortunés les plus dignes de compassion, et à leur assurer des pensions.

La princesse de Conti, sa fille, seconda ses vues bienfaisantes avec une extrême générosité : c'étoit la meilleure manière de prouver sa tendresse à une mère qu'elle chérissoit autant qu'elle la révéroit. Quand la sœur Louise eut assuré l'existence des orphelins et des vieillards malheureux qu'elle protégeoit, elle forma le projet de se retirer dans le couvent le plus pauvre de son ordre, au fond d'une province éloignée, afin de se soustraire à jamais à toute espèce de visite ; mais ses supérieures s'opposèrent à ce dessein, et l'obéissance la força de céder aux vœux de la com-

munauté, qui n'auroit pu la perdre sans une vive douleur.

La sœur Louise vécut assez pour voir les malheurs de la France : la patrie est si chère aux cœurs sensibles et généreux ! La sœur Louise gémit sur les désastres d'une guerre si longue et si funeste ; elle implora le Dieu des batailles, et ce fut avec une confiance qui adoucit l'amertume de ses inquiétudes. On ne remarqua quelque altération dans une sérénité habituelle de la sœur Louise, que dans ce temps de revers et de calamité publique ; mais durant la longue suite d'années qu'elle passa dans le cloître, on lui vit toujours la même égalité d'humeur, la même douceur ; on n'aperçut jamais, dans sa conduite, ni effort, ni combat ; rien ne troubloit la paix intérieure dont elle jouissoit ; quelquefois mélancolique, mais sans abattement, recueillie et soumise sans affectation, la perfection ne parois-

soit en elle qu'un don de la nature, et telle est celle que produit la véritable piété ; elle est le fruit d'une grâce divines. Tant de vertus devoient obtenir le bonheur qui les couronne, celui d'une sainte mort. Dieu la prépara à ce dernier sacrifice par un surcroît d'infirmités. Elle souffroit en silence. Loin d'être tentée de se plaindre, elle sourioit à la douleur : c'étoit pour elle le présage d'une immortelle félicité, ardemment désirée depuis trente-six ans! Un érysipèle s'étant jeté sur sa jambe, l'incommodoit beaucoup sans qu'elle en eût rien dit ; on s'en aperçut enfin, et on l'obligea d'aller à l'infirmerie. La Mère supérieure lui reprochant cette espèce d'excès, la sœur Louise répondit : *Je ne savois ce que c'étoit, je n'y avois pas regardé.* Peu de jours après elle voulut sortir de l'infirmerie, et reprendre ses exercices de piété et ses travaux ordinaires ; mais on vit bien, à son extrême affoiblissement, qu'elle

touchoit au terme de sa carrière. Le 4 de juin, surveille de sa mort, une Sœur, qui la trouva excessivement abattue, ne put s'empêcher de lui témoigner sa peine de la voir en cet état. La sainte pénitente, levant les mains et les yeux au ciel, ne lui répondit que par un verset latin d'un psaume qui exprimoit la résignation et l'espérance. Le lendemain, elle se leva à trois heures du matin, comme à son ordinaire, mais elle ne put aller jusqu'au chœur. Une Sœur converse la rencontra, ne pouvant ni se soutenir ni parler. On la porta sur-le-champ à l'infirmerie. Les médecins la firent saigner; mais elle sentit, et elle annonça que tous les remèdes seroient inutiles. Elle accepta la mort avec une humble et paisible soumission, quoiqu'elle fût accompagnée des plus cruelles souffrances. Elle répéta plusieurs fois ces paroles : *Expirer dans les plus vives douleurs, voilà ce qui con-*

vient à une pécheresse. Elle passa toute la journée dans cet état sans proférer une seule plainte. Le mal ayant fait pendant la nuit un progrès considérable, elle demanda elle-même les derniers sacremens : *Dieu a tout fait pour moi*, dit-elle; *il reçut autrefois, dans ce même temps, le sacrifice de ma profession, j'espère qu'il va recevoir encore le sacrifice de justice que je suis prête à lui offrir.* Elle se confessa et reçut le Saint Viatique avec la plus grande présence d'esprit, et toutes les marques de la piété la plus touchante. Elle demanda peu après l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec une pleine connoissance. On fut chercher madame la princesse de Conti, qui arriva assez tôt pour recevoir les derniers embrassemens de sa mère, et pour goûter la consolation d'admirer la tranquillité pure et parfaite dont elle jouissoit. Plusieurs heures avant sa mort, les douleurs la quit-

tèrent entièrement, et elle expira doucement à midi, le 6 juin 1710, âgée de soixante-cinq ans dix mois, après en avoir passé trente-six dans les pratiques de la vie religieuse et d'une austère pénitence.

FIN DE LA VIE PÉNITENTE.

AVERTISSEMENT.

Ce fut une longue et dangereuse maladie causée par les chagrins les plus amers, qui acheva d'opérer la conversion de madame de la Vallière ; elle écrivit, dans sa convalescence, les Réflexions touchantes qu'on va lire ; elle étoit encore alors à la cour, elle voyoit tous les jours Bossuet, et il est à croire que les entretiens de ce grand homme ont contribué à donner à quelques-unes de ses pensées cette élévation qu'on y trouve ; mais elle n'a puisé que dans son cœur les sentimens touchans qui répandent sur cet ouvrage un charme si doux. Ces Réflexions, si souvent réimprimées, ont été comparées, pour l'onction et la simplicité, à l'Imitation de Jésus-Christ ; et les gens du monde, et surtout les jeunes personnes, peuvent retirer beaucoup de fruit d'une

telle lecture. Madame de la Valliere avoit communiqué cet écrit à une amie qui en prit une copie, et qui, après la mort de l'illustre pénitente, fit imprimer ce précieux manuscrit. On ne s'est pas permis d'y changer un seul mot, comme on peut s'en convaincre en confrontant cette édition avec les éditions précédentes.

RÉFLEXIONS

SUR

LA MISÉRICORDE

DE DIEU,

EN FORME DE PRIÈRES.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Sur les obligations de consacrer à Dieu une vie qu'on ne tient que de sa Miséricorde, et de ne plus retomber dans le péché.

QUE vous rendrai-je, mon Dieu, pour m'avoir rendu la santé et la vie, pour la grâce que vous m'avez faite de me retirer des portes de l'enfer, pour avoir conservé mon âme, enfin pour tant de

miséricordes dont vous avez usé envers votre indigne servante ?

Est-ce trop, mon Dieu, pour reconnoître tant de bienfaits, pour réparer les scandales d'une vie où je n'ai fait que vous offenser ? Est-ce trop que de l'employer tout entière à vous servir et à vous honorer ? Est-ce trop pour satisfaire à votre justice, et vous faire oublier tant de plaisirs profanes auxquels je me suis abandonnée ? Est-ce trop que de m'en priver pour toujours ? Enfin est-ce trop, Seigneur, pour me garantir d'une éternité malheureuse, que de n'aspirer plus à l'avenir qu'à la félicité éternelle, à la possession de vous-même, à ce torrent de délices dont vous rassasiez vos Élus ?

Maintenant que votre lumière éclaire ma raison, et que votre grâce pénètre mon cœur ; maintenant que le souvenir de l'état pitoyable dont vous venez de me tirer, me trouble, et m'inspire néanmoins la confiance de vous adresser ma

prière : ne souffrez pas, Seigneur, que je retombe dans cette léthargie et ce pernicieux oubli de mon salut, ou que, sans remords et sans inquiétude, je m'endorme à l'ombre d'une funeste mort.

Que l'image de cette fin dernière dont je me suis vue si proche, de ce moment affreux où vous nous jugerez, et où mon âme, toute couverte de crimes sans pénitence et dans la confusion, s'est vue toute prête à mourir de la mort éternelle, ne s'efface jamais de ma mémoire, et que mon cœur soit pénétré toujours de ces infinies miséricordes qui ont arrêté vos foudres et vos vengeances !

Que la joie que je ressens de me voir rendue à la vie, ne soit pas une funeste joie, qui m'ôte votre grâce et qui me livre encore au monde ; que tous ces vains fantômes qui ne sont pas encore bien effacés de mon esprit, n'y reprennent jamais la place de ces solides vérités que vos miséricordes viennent d'y graver !

IIe RÉFLEXION.

Demander à Dieu la fermeté dans ses résolutions, et un cœur purifié pour s'approcher de lui.

Rendez-moi, ô mon Dieu ! la santé de l'âme, et donnez-moi, par-dessus toutes choses, cette sainte joie que la vicissitude de tout ce qui se passe ici-bas ne sauroit altérer ; la joie de me voir délivrée de l'esclavage du péché, de me voir dans l'ordre de votre divine Providence et dans le chemin de mon salut ; mais en même temps confirmez dans mon cœur l'esprit de votre grâce, cet esprit principal qui est la source de toutes les vertus, cet esprit de force et de ferveur qui, après nous avoir rendu l'innocence, nous fait persévérer jusqu'à la fin dans la voie de vos Commandemens.

Car, mon Dieu! que deviendront toutes les promesses que je vous ai faites

dans la peur et dans le danger, si votre miséricorde ne les fixe et ne les soutient dans mon âme, lorsque, pour me les faire oublier, tant d'ennemis visibles et invisibles viendront à me tenter par tout ce que la nature a de plus flatteur et de plus séduisant?

Seigneur, qui secourez le pauvre, et qui prenez plaisir à nous voir venir à vous avec un cœur ouvert et plein de confiance, vous découvrir nous-mêmes nos misères et nos foiblesses, et puiser dans la source de vos grâces la force et les remèdes propres à les guérir, trouvez bon que je vous ouvre les plus secrets replis de mon intérieur, et que je vous demande les grâces qui me sont nécessaires pour la sanctification de mon âme.

Mais faites, ô mon Dieu! que je ne vous les demande pas avec des dispositions opposées à l'action de votre grâce, et rebelles à l'impression de votre esprit.

Préparez vous-même mon cœur par la douce onction de cette même grâce,

à vous recevoir, et faites-moi goûter les remèdes propres à ma guérison.

Car le moyen de m'approcher du Saint des Saints sans préparation, et de passer tout d'un coup et sans avoir changé de vie, du commerce des pécheurs à celui du Seigneur?

Faites-moi donc, mon Dieu! connoître ma misère et mon néant, votre grandeur et votre amour, avant que de venir à ce divin Banquet, qui me doit donner ou la vie ou la mort.

IIIe RÉFLEXION.

Sur les vertus nécessaires pour s'approcher de JÉSUS-CHRIST, *à l'exemple de la Cananée, de la Samaritaine et de Madelaine.*

Apprenez-moi, par le trouble de mon esprit et le brisement de mon cœur, quelle doit être ma douleur d'avoir tant de fois offensé un Dieu si puissant et si bon, et avec quelle pureté de corps

et de cœur je dois recevoir ce divin hôte.

Puis-je vous offrir un sacrifice pur et qui soit agréable à vos yeux, avec un esprit tout rempli des vanités du monde, et un cœur tout occupé de ses passions?

Puis-je vous loger sans profanation dans la même demeure d'où j'ai chassé à peine, pour un moment, vos plus cruels ennemis?

Enfin, comment une pécheresse peut-elle prétendre, sans pénitence et sans amour, à la participation des mérites de Jésus-Christ crucifié pour elle? Ne doit-elle pas savoir qu'au lieu de s'unir à lui par une communion sainte, elle commettra un sacrilége épouvantable? Inspirez-moi donc un éloignement ferme de tout péché, des résolutions solides de m'abstenir de tout ce qui peut vous déplaire, et des désirs ardens de vous aimer uniquement.

Donnez-moi ce cœur contrit et humilié, dont vous ne rejetterez jamais les

gémissemens : Seigneur, inspirez-moi par votre sainte grâce les mêmes dispositions avec lesquelles la Cananée se vint prosterner à vos pieds.

Regardez-moi, en m'approchant de vous, comme cette humble étrangère, comme une misérable créature qui s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la Table où vous nourrissez vos Élus.

Regardez avec pitié cette malheureuse pécheresse qui, encore tout enflammée du feu de ses passions, vous demande, comme la Samaritaine, une goutte de cette eau vive avec laquelle vous étanchâtes tout d'un coup dans son âme la source et la soif du péché.

Mais surtout regardez-moi sans cesse comme Madelaine, et faites que, comme cette sainte Pénitente, j'arrose vos pieds de mes larmes, et qu'en tâchant de vous aimer beaucoup, j'essaye d'effacer la multitude de mes crimes.

Je vous supplie, par l'intercession de

ces saintes femmes, qui sont des témoins irréprochables de vos miséricordes envers nous, et qui nous apprennent quelles doivent être nos espérances en votre bonté, de m'accorder, avant que je m'approche de votre Table sacrée, avant que je participe à vos divins mystères, une foi vive et humble, une charité forte et constante : c'est dans ces deux vertus que sont renfermés et l'accomplissement de votre Loi, et les fondemens inébranlables de mon salut.

IVe RÉFLEXION.

De la fermeté et de la constance de la foi nécessaires à une âme pénitente.

Donnez-moi donc, ô mon Dieu ! une foi vive qui anime toutes mes actions, et qui ; malgré ma foiblesse, soutienne votre amour et votre grâce dans mon cœur ; une foi ferme qui me fasse croire en vos saintes paroles, et qui me fasse souvenir, lorsque le monde voudra le

plus m'engager à le suivre, qu'on ne peut servir deux maîtres.

Une foi humble, et qui m'enseigne que, pour me conformer à Jésus-Christ, je ne dois rien tant éviter que de me conformer au siècle.

Enfin, une foi éclairée, qui, pour m'empêcher de m'attacher aux grandeurs de la terre, me mette incessamment devant les yeux que la figure de ce monde passe, et qu'il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui soyez un bien solide et éternel.

Car, hélas! je suis si foible et si changeante, que mes meilleurs désirs ressemblent à cette fleur des champs dont parle votre Prophète Roi, qui fleurit le matin et qui sèche le soir.

Seigneur, qui vous glorifiez d'être un Dieu de miséricorde, et qui seul nous pouvez convertir, changez mon inconstance en fermeté, et toutes mes passions déréglées en une soif ardente de votre charité.

Faites que je ne me contente pas d'être

dégoûtée de ce monde et de m'en voir éloignée, peut-être plus par un esprit d'orgueil et un effet de ma raison, que par un pur motif de votre grâce. Mais redressez mes voies et purifiez mes pensées, afin qu'en même temps que mon esprit me fait connoître la petitesse et le néant des choses de la terre, votre grâce m'en fasse profiter par un retour vers vous, qui éclaire mon cœur, et qui vous y fasse prendre la place de tous les vains amusemens qui l'ont occupé.

Préservez-moi du doux penchant qui me porte à plaire à ce monde et à l'aimer; car les caresses de la fortune, auxquelles on résiste si peu, et qui sont plus cruelles que les plus accablantes disgrâces, font que nous ne regardons plus d'autre Dieu qu'elle, ni d'autre Providence que sa conduite.

Que je ressente plutôt ces coups de votre miséricorde qui, au milieu de nos plus apparentes prospérités, nous affligent et nous humilient, afin que nos

cœurs se tournent vers vous, et que nous apprenions que nous ne sommes que des hommes, c'est-à-dire des créatures foibles et impuissantes, sujettes à toutes sortes de misères, et toujours aveuglées par leurs passions.

Guérissez-moi de l'amour désordonné de moi-même, de cette source de corruption d'où naissent toutes mes misères, et qui fait qu'au lieu de vous chercher en vérité et en esprit, et de vous trouver dans toutes mes actions, mes paroles et mes pensées, je ne fais jamais que me chercher et me trouver moi-même.

Que je n'aye jamais la témérité et l'ingratitude, ô mon Dieu! de m'attribuer le mérite du bien que je peux faire, et de ces réflexions même que vous m'inspirez pour retirer mon esprit et mon cœur de cette confuse Babylone, où de malheureuses passions dominent les personnes les plus heureuses, et qui souvent, dans l'accomplissement même

de leurs désirs, ne trouvent que des peines et le plus déplorable esclavage.

Vᵉ RÉFLEXION.

Sentimens d'une âme pénitente qui craint de se laisser tromper par les apparences d'une fausse conversion.

Qui suis-je, mon Seigneur et mon Dieu, qui suis-je, qu'un orgueilleux atome, et qu'une aveugle qui s'égare dès que votre lumière cesse de l'éclairer, et qui mérite d'être précipitée dans l'abîme du néant sitôt que je prétends me pouvoir élever par ma propre vertu au dessus des ordres de votre sagesse.

Anéantissez dans mon cœur tout ce qui me peut porter à me glorifier en moi-même de tous ces talens de perdition, mais principalement de cette vivacité de mon esprit, qui ne me sert qu'à me détourner des voies du salut, qu'à appesantir mes croix, et qu'à me priver de la douceur de vos consolations.

Donnez-moi plus de simplicité et moins de confiance en ma propre raison, plus d'œuvres et moins de lumières humaines et naturelles, de peur qu'en les suivant plutôt que celles de votre grâce, je ne me perde, et qu'au lieu de devenir une humble Chrétienne, mon amour-propre ne me rende véritablement qu'une philosophe mondaine, plus remplie de fausses maximes que de la science de la Croix. Oh! que les pensées des hommes sont vaines et trompeuses quand elles ne sont pas réglées par l'infatigable sagesse de Dieu, par cette sagesse que le monde nomme folie, et qu'il ne connoît point; par cette sagesse que Dieu cache aux superbes et qu'il révèle aux humbles; par cette sagesse qui se moque de la prudence humaine, et qui ne suit que les mouvemens de la grâce de Jésus-Christ; enfin par cette sagesse dont la crainte de Dieu est le commencement et la plénitude!

Ne permettez donc pas, mon Dieu!

que je me tienne en assurance pour me voir simplement dégoûtée de la grossièreté de mon péché, pendant que j'en garde peut-être toute la délicatesse; et faites, ô mon Dieu! que je ne me flatte pas de n'aimer plus la créature, parce que je ne cherche plus dans son amitié que des plaisirs innocens.

Que je ne me flatte pas d'être morte à mes passions, pendant que je les sens revivre plus fortement que jamais dans ce que j'aime plus que moi-même, et d'autant plus dangereusement, que mon amitié, qui sembloit vouloir me les justifier, m'empêche de vous écouter et de suivre les saintes inspirations de votre grâce (1).

---

(1) Il est évident, par le commencement de cette page, que ce dernier passage et les deux paragraphes qui précèdent se rapportent à son attachement pour le roi. Combien on s'attendrit sur le sort de cette infortunée, lorsqu'on *la voit* affranchie d'une passion criminelle,

Que je ne m'imagine pas être sans orgueil, sans ambition et sans amour-propre, parce que je méprise le monde, lorsque je ne veux devoir qu'à mon propre mérite les distinctions dont la fortune m'éblouit.

Que je ne m'aveugle pas, ô mon Dieu! jusqu'au point de croire être bien convertie, pour n'avoir fait proprement que changer les péchés de mes sens en ceux de l'esprit; une vie toute profane, pleine d'orgueil et de sensualité, où j'étois toujours troublée par la vue de mes crimes et les remords de ma conscience, en une autre vie où je ne travaille qu'à me remplir de l'amour de moi-même et de l'esprit du monde, et où je ne fais qu'oublier Dieu, que perdre

---

aimer encore *plus qu'elle-même* celui qui l'avoit sacrifiée! Ce trait seul peut faire connoître son âme, et donner l'idée des combats qu'elle a dû soutenir pour se guérir d'un tel sentiment.

le temps, et que risquer sans cesse mon salut, en n'amassant que des vertus païennes et rien de solide pour le grand jour de l'éternité.

O vie d'autant plus déplorable qu'elle ne me fait point d'horreur, et que je m'y endors sans travailler à une véritable conversion et une sincère pénitence!

VIe RÉFLEXION.

Sur l'opposition de la vie du monde à la vie souffrante de JÉSUS-CHRIST.

Seigneur, faites que je sois fortement persuadée que la vie du monde n'est pas la vie d'une Chrétienne, et qu'un Dieu ne s'est pas incarné et n'est pas mort pour nous, afin de renfermer notre salut dans une vie molle et selon la prudence des sens et de la chair; que toutes ces vertus morales ne sont d'aucun mérite devant vous quand elles ne sont pas animées par les mérites et par les vertus de JÉSUS-CHRIST.

Qu'il ne suffit pas à une pécheresse, pour faire son salut, de réformer simplement son extérieur sans changer ses inclinations et son cœur, de haïr le monde sans aimer Dieu, de faire les œuvres de justice sans en faire de pénitence; enfin, comme dit le Prophète Roi, de fuir le mal sans opérer le bien.

En même temps donc, ô mon Dieu! que par votre grâce vous déracinez peu à peu toutes les mauvaises habitudes de mon âme, établissez-y toutes les vertus propres à y faire fructifier l'œuvre de mon salut. Faites qu'en méditant avec une foi vive tous les mystères de votre vie et de votre mort, mon cœur s'en embrase si fortement, que je n'aie plus d'autre amour ni d'autre plaisir que celui de méditer ce que vous avez bien voulu faire et souffrir pour l'amour de moi.

Qu'en considérant un Dieu enfant couché sur la paille et dans une crêche, qu'en voyant celui en qui sont renfermés

tous les trésors du Ciel, réduit sur terre à la dernière pauvreté, je méprise tous ceux qu'on ne possède qu'un moment, afin d'acquérir les richesses incorruptibles que la rouille et les vers ne peuvent endommager, et qui ne passeront jamais.

Que cette vie cachée, où vous avez pris plaisir d'être oublié du monde, fasse que je sois bien aise qu'il m'oublie, pour ne m'occuper que d'une seule affaire, qui est celle de mon salut.

Que ce divin gage de votre amour, que vous nous avez bien voulu laisser dans votre précieux Sang et votre sacré Corps; étant prêt à mourir pour nos offenses, m'en renouvelle souvent la mémoire, et me donne une sainte horreur de la cause de votre mort, qui sont mes péchés.

Que l'exemple d'un Dieu humilié devant Hérode et dans sa cour, où il n'a voulu paroître qu'une fois, et pour y être méprisé, me fasse aimer les dégoûts

que vous répandez dans toutes mes voies (1).

Que tous ces fouets qui ont déchiré votre sacrée humanité, et toutes ces épines qui ont percé votre précieux chef, pénètrent en même temps l'endurcissement de mon cœur et me fassent embrasser une sincère pénitence, et que mon amour pour vous exerce sur moi-même toutes les rigueurs que votre justice demande.

Enfin, que cette adorable Croix où je vous vois, par la douleur et par la mort, consumer l'œuvre de mon salut, soit à jamais mon unique espérance.

VIIe RÉFLEXION.

Quelle doit être l'espérance d'une âme pénitente.

Je vous supplie, Seigneur, par le mérite de ce précieux Sang qui coule de

(1) Ceci se rapporte aux humiliations que lui fit éprouver madame de Montespan.

vos sacrées plaies, et que vous offrez au Père éternel pour le prix de ma rédemption, de me donner une véritable confiance en vos miséricordes ; je dis véritable, Seigneur, et ne permettez pas que j'en abuse en vous offensant plus hardiment, ni que je sois du nombre de ces pécheurs qui, sans songer à faire pénitence, espèrent en votre bonté, et qui ne cessent point de vivre dans le péché sans craindre votre justice, et vous regardent plutôt comme le refuge et le complice de leurs crimes, que comme le protecteur de l'innocence et de la vertu.

Maintenant que votre tonnerre m'a éveillée, et que votre verge m'a frappée pour me corriger ;

Maintenant que je fais des réflexions sur le malheureux état de mon âme et de ma vie, et que je suis persuadée qu'il y a un Paradis, un Enfer et une Eternité ;

Maintenant que je suis convaincue

que tout ce qui m'enchante n'est qu'une pure illusion, et que je brûle plus que jamais du désir de me convertir et d'éviter une fausse conversion, apprenez-moi, Seigneur, que si vous êtes un Dieu plein de compassion pour les pécheurs qui retournent à vous de tout leur cœur, espérant en vos miséricordes, vous êtes un Dieu terrible à ceux qui ne s'y fient que pour multiplier leurs offenses, et qui, après avoir goûté la douceur de vos grâces, s'en moquent et les méprisent. Car n'est-ce pas, Seigneur, à ces misérables que vous parlez, quand vous dites que vous ne ferez pas miséricorde à tous ceux qui vous demanderont miséricorde?

N'est-ce pas sur ces méchans que vous nous assurez que vous fermerez les puits de vos miséricordes?

Enfinn'est-ce pas ces impies que vous menacez d'insulter à leur mort, et qui, au lieu de vous trouver, à ce dernier moment, un Dieu tendre pour leurs

misères, ne vous trouveront qu'un Dieu de justice et de vengeance ?

VI.e RÉFLEXION.

Morale que doit suivre une âme vraiment convertie; Confesseur qu'elle doit chercher pour être conduite par la voie la plus sûre.

Pour éviter donc, ô mon Dieu ! toutes ces tromperies de mon amour-propre, et dont le malin esprit se sert pour nous fermer la porte de vos grâces, faites qu'au lieu de chercher dans mes maux des remèdes doux, plus propres à entretenir ma langueur qu'à produire ma guérison, j'aille dans le Tribunal de votre justice y chercher les remèdes amers qui me sont nécessaires pour guérir les blessures que mon âme a reçues par le péché.

Seigneur, ne permettez jamais que je prenne plaisir à me tromper moi-même, croyant que j'effacerai une vie aussi

païenne que la mienne, et tant de passions criminelles et scandaleuses, en conservant les mêmes habitudes, en demeurant dans les mêmes occasions, dans les mêmes plaisirs, et peut-être dans les mêmes crimes.

Ne souffrez pas que j'ajoute à tant de péchés celui de ne croire à votre Evangile que pour l'expliquer à ma fantaisie, et l'accommoder à mes inclinations et à mes désordres.

Ne souffrez pas que, pendant que ma bouche vous loue, je vous déshonore par mes œuvres, que je me glorifie d'être Chrétienne, et que par une conduite contraire à votre sainte Loi, je renonce chaque jour à tous les vœux de mon Baptême.

Seigneur, qui, pour nous punir de nos ingratitudes envers vous, nous laissez tomber d'abîme en abîme, du mépris de vos grâces dans l'endurcissement et dans l'erreur, ne permettez pas qu'au lieu de chercher et de trouver un méde-

cin propre à guérir tant de maladies invétérées, je ne cherche et je ne trouve qu'un ignorant; qu'au lieu d'un Confesseur savant, ferme et pieux, capable de m'éclairer et de m'absoudre, je ne trouve qu'un Confesseur foible, politique, et prévaricateur, qui, songeant plutôt à me plaire qu'à me sauver, à m'élargir les voies de votre Evangile qu'à m'y faire entrer, ne fasse autre chose, en me donnant l'absolution, que me donner une fausse paix, et devenir le ministre du démon et de ma perte, plutôt que celui de JÉSUS-CHRIST et de mon salut. Car vous ne me jugerez pas, Seigneur, dans le jour où tous les artifices de mon amour-propre et tous les replis de mon intérieur seront découverts; vous ne me jugerez pas sur les maximes de mon Confesseur, ni sur ses vues, mais vous me jugerez sur votre Evangile, et sur les lumières que vous m'avez données et que j'ai rejetées tant

de fois, ne voulant pas être éclairée dans mes ténèbres.

Vous me jugerez sur les vérités que votre grâce a si souvent portées, en dépit de moi, au fond de mon âme, et sur tous ces remords que vous mêliez dans mes plus criminelles délices, pour m'engager mon cœur à vous écouter, mais que j'ai toujours étouffés pour suivre avec un plus grand abandon ma passion et le mensonge.

Enfin ce sera, ô mon Dieu! sur ce témoignage de ma propre conscience, et non pas sur celui de mon Confesseur, que, comme mon souverain Juge, vous prononcerez sans appel dans ce jour si terrible au pécheur, l'arrêt irrévocable de son éternité.

IXe RÉFLEXION.

Ne se point flatter dans sa pénitence en suivant la voie large, mais demander à Dieu continuellement miséricorde, et suivre la voie étroite qu'il nous a enseignée lui-même.

Ah! Seigneur, puisqu'il ne me reste plus d'autre voie pour adoucir mon Juge et éviter un rigoureux jugement, que de me juger moi-même ici-bas;

A présent que je suis en état de fléchir votre justice en me punissant moi-même;

A présent qu'un repentir sincère et une véritable douleur de vous avoir offensé, peuvent apaiser votre colère, ne souffrez pas que, pour me flatter trop dans ma pénitence, je vous oblige à me punir au jour de vos vengeances.

Seigneur, pendant que votre grâce éclaire encore mon âme et qu'elle la fait gémir de ses désordres, convertissez

entièrement mon cœur; et pour me faire connoître que vous avez changé pour moi votre haine en amour, changez en amertume mes plaisirs, et mes prospérités en afflictions, afin que je ne trouve pas dans mes maux une tranquillité plus funeste que ma misère même.

Car quelle plus dangereuse conversion que celle qui nous trompe, et qui, par les maximes d'une morale corrompue, damne tous les jours tant de monde?

Quelle plus dangereuse maladie que celle qui nous fait fuir le remède et le médecin, et mourir souvent sans croire être malade? Enfin, quelle plus dangereuse réforme que celle qui n'en a que les apparences, et qui ne sert qu'à nous tirer du chemin étroit de la vie éternelle, pour nous mettre dans la voie large des pécheurs? Seigneur, encore une fois, ne me châtiez pas dans votre fureur, comme ces réprouvés qui n'auront point voulu avoir de part à vos

saintes souffrances, parce qu'ils n'en ont point eu aux misères des hommes.

Attendez à me corriger que ma conversion soit au moins commencée, et que ma pénitence balance un peu votre justice, afin qu'au lieu de me regarder comme une criminelle qui mérite la mort, vous me considériez comme un enfant qui se repent de ses désordres, et à qui vous voulez faire grâce.

Souvenez-vous, mon Dieu, que je ne suis qu'un peu de boue, et une misérable créature qui doit plutôt exciter votre compassion que votre colère.

Faites-moi miséricorde, mon Seigneur, mais une miséricorde proportionnée à la grandeur de mes offenses et de vos bontés infinies; une miséricorde sans bornes, qui puisse effacer tous mes crimes et me faire rentrer en grâce avec vous.

2e RÉFLEXION.

Mouvement de confiance en Dieu, et de défiance de soi-même. Jésus-Christ seul peut affermir la foi d'une âme et arrêter ses espérances.

Regardez, mon Dieu, mes foiblesses et votre bonté, en punissant mes crimes; regardez cette pente naturelle qui me porte toujours au mal, et qui me retient continuellement attachée à la terre.

Regardez ma pauvreté, et mon inconstance, qui fait que je ne puis me fixer dans le bien, et que, malgré toutes les lumières de la foi, je n'ai que des œuvres mortes. O Dieu! qui nous aimez beaucoup plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, et qui, par une bonté infinie, voulez, malgré moi, opérer mon salut, après m'avoir délivrée de l'espérance si mal fondée que j'avois en vos miséricordes, tandis que je persévérois

dans mes crimes, et qui ne pouvoit que m'acheminer à mourir dans l'impénitence; faites, je vous supplie, qu'en m'efforçant de satisfaire à votre justice; je vous regarde sans cesse, ô mon Sauveur! comme l'unique objet de ma confiance, et principalement quand le malin esprit, pour me faire tomber dans le désespoir, emploiera tous ses artifices pour me dérober la vue de vos bontés, par celle de mes offenses et de mes foiblesses.

Faites, ô mon Dieu, que, dans les états d'abattement, de ténèbres et de souffrances où je suis, je vous regarde incessamment tout déchiré de coups et mourant en Croix pour mes péchés, afin de pouvoir espérer d'en obtenir le pardon; et pour m'encourager dans ce laborieux chemin de la Croix, où vous avez renfermé mon salut, faites-moi voir dans vos sacrées plaies quels sont les droits que j'ai, toute grande pécheresse que je suis, en vos miséricordes;

que l'espérance de la bienheureuse éternité, et que la certitude immuable de vos paroles détournent les yeux de mon âme de toutes les choses vaines et passagères qui si souvent m'empêchent de voir et d'aspirer aux félicités éternelles.

Car vous savez, Seigneur, ce que je suis, le peu de stabilité qu'il y a dans mes meilleurs désirs, et comment les images du monde effacent toutes les impressions de votre grâce dans mon cœur.

Vous savez encore combien l'espérance d'un vain plaisir et d'une bagatelle me remplit et m'occupe, vous savez combien les louanges et l'estime du monde me sont nuisibles et m'enivrent de leur fumée.

Enfin, Seigneur, vous connoissez beaucoup mieux que moi-même combien je suis susceptible du mal, peu ferme dans le bien, et jamais dans un état de consistance devant vous.

C'est ce qui fait, Seigneur, que ne pouvant jamais m'assurer de moi-même, mon cœur se tourne vers vous dans ses afflictions et dans tous ses besoins; vers vous, Seigneur, qui êtes sa lumière dans ses plus grandes obscurités, sa patience dans ses plus cuisantes douleurs, et sa seule espérance ici-bas.

Voilà, Seigneur, tous mes mérites et toutes mes richesses, et ce qui me console, quand la vue d'une vie si peu chrétienne m'épouvante.

Voilà, Seigneur, tout ce qui me rassure au milieu des combats de cette vie; sujette à tant de misères, et où mon âme est attaquée par toutes sortes de passions.

Enfin, voilà ce qui fait que mon cœur est toujours plus rempli d'espérance que de crainte, et qu'il n'a pas tant de peur de votre justice que d'espérance en vos miséricordes.

Ah! mon Dieu, puisque je connois par ma propre expérience que vous sou-

tenez l'âme qui a une véritable espérance en vous, faites-moi recourir à vous dans mes plus dures souffrances, afin que je les reçoive avec respect : je sais qu'elles sont des effets de votre amour pour moi, je désire de les endurer avec patience, j'espère que vous ne permettrez pas qu'elles m'accablent, et que vous les ferez finir quand vous le jugerez nécessaire pour l'avantage de mon âme.

Que j'espère fermement, mon Seigneur, que votre grâce me fera surmonter les difficultés qui s'opposent à mon salut dans ma condition.

Que le règne de mes ennemis passera et que mes souffrances finiront, mais que vos miséricordes sur moi ne passeront jamais; qu'après avoir combattu sur la terre pour la gloire de votre nom, votre grâce me couronnera dans le Ciel, parce qu'il y a en vous une source de bonté inépuisable et inconnue à tous les hommes, qui coule sans cesse sur les

justes et sur les pécheurs, et qui peut être à toute heure reçue et rejetée des bons et des méchans, afin de tenir les uns et les autres entre l'espérance et la crainte, entre votre miséricorde et votre justice, dans une continuelle dépendance de votre grâce.

Que je ne sois donc jamais, ô mon Dieu! du nombre de ceux qui la rejettent, et que leurs péchés confondront dans le jour terrible de votre justice, parce que votre miséricorde est infinie et sans bornes, et que j'y ai une confiance sans réserve et sans mesure.

Cependant, puisque la Foi, l'Espérance et toutes les autres vertus ne sont rien sans la Charité; puisque, quand je pourrois transporter des montagnes et faire tous les jours des miracles, si je n'aime point Dieu, toutes mes œuvres ne seront que des œuvres stériles et de nulle valeur devant vous, donnez-moi cette charité qui est l'âme de toutes les autres vertus et de toutes nos bonnes

actions; donnez-moi un amour fidèle et fervent qui ne trouve rien d'impossible pour satisfaire à l'ardent désir que je sens de me convertir.

XIe RÉFLEXION.

Demander à Dieu un cœur nouveau et tout embrasé de son divin amour.

Commencez donc, ô mon Dieu! ce grand miracle, que l'on peut appeler le chef-d'œuvre de votre grâce, créez en moi un cœur nouveau, un cœur humble, ferme, constant et courageux, vide du monde et de la créature, un cœur enfin véritablement chrétien, qui fasse que je vous aime, quand il faudra exposer ma fortune et ma vie pour la confession de votre nom, et rendre hommage à la folie de la Croix, au milieu d'un pays et d'une nation qui la regarde comme un scandale;

Un cœur qui vous aime, quand il faudra vous le témoigner, en résistant à

mes passions, et mortifier, pour l'amour de vous, les désirs déréglés de mes sens et de ma chair;

Un cœur attaché à votre loi, quand il faudra que je vous donne des témoignages de mon amour par l'amour de mes ennemis, en leur rendant le bien pour le mal;

Un cœur qui vous aime et que rien ne puisse ébranler, quand il faudra faire céder la créature au Créateur, et étouffer la tendresse de la nature pour n'écouter plus que la voix de la grâce;

Un cœur qui vous aime, quand il faudra embrasser l'humiliation : un cœur qui soit toujours prêt à vous sacrifier toutes choses, honneurs, biens et réputation;

Un cœur qui vous aime, quand il faudra résister en face à la faveur, vous préférer à ma famille et à ce que j'ai de plus cher au monde, pour vous témoigner que je vous aime par-dessus toutes choses.

Enfin, faites, ô mon Dieu! que je vous aime, non-seulement dans vos bienfaits et dans l'abondance de vos grâces, mais encore dans les mépris que je souffrirai, dans la perte des biens et de toutes sortes de consolations, pour me conformer à votre divine volonté, et pour vous être plus agréable.

Car, puis-je, Seigneur, vous donner en cela quelque marque d'amour qui approche des témoignages que j'ai reçus du vôtre, et qui ne soit infiniment au-dessous des obligations que je vous ai, et de mes devoirs?

XIIe RÉFLEXION.

Si une âme a eu dans le monde de l'attache pour les créatures, combien plus en doit-elle avoir pour Dieu après sa conversion.

Ne permettez donc pas, mon Dieu, que j'aye moins de fidélité, de zèle et de reconnoissance de vos bontés que j'en

aurois envers un ami, qui, pour sauver ma vie, m'auroit donné la sienne, et ajouteroit tous les jours et à tous momens à ce grand sacrifice de son amour mille et mille bienfaits.

Vous ne cessez point de me faire des grâces, et vous me comblez tous les jours de nouvelles faveurs; faites donc, mon Dieu, que je n'en sois point méconnoissante, et que je réponde comme je dois à vos bontés et à votre amour.

Car est-il juste que je me pique de générosité, et que je me glorifie d'être généreuse et pleine de probité, de tendresse et de gratitude envers mes amis, et qu'il n'y ait que pour mon Dieu que je sois une créature sans foi, sans amitié et sans reconnoissance? Est-il juste que celui qui est mon Créateur et à qui je dois tout, n'ait que le reste de sa créature, que de foibles reconnoissances, que d'inconstans désirs, et que la moindre partie de moi-même?

Est-il juste que, n'ayant jamais rien

oublié, et ayant toujours trouvé tout possible pour satisfaire mes passions, qui n'avoient pour objet que les idoles de la terre, je trouve quelque chose de malaisé ou d'impossible, quand il s'agit de les réprimer, et de vous aimer de tout mon cœur?

Enfin, est-il possible que cette âme que vous n'avez formée que pour être remplie de votre pur amour, après s'être égarée mille et mille fois de ses voies, ne veuille pas y rentrer à présent que la douceur de vos grâces l'y convie, et lui aplanit tous les chemins? Non, Seigneur, quelque opposition que je trouve dans la corruption de la nature à me soumettre au doux joug de votre Loi, votre amour, plus puissant dans mon cœur que celui du monde, de la créature et de moi-même, m'unira incessamment à vous par l'immense charité de Jésus-Christ;

Par cette charité qui n'a jamais permis que je trouvasse rien dans le cœur

de la créature qui pût contenter la délicatesse du mien ; mais, au contraire, une extrême ingratitude et des dégoûts particuliers, pour m'apprendre par cette sorte de punition que vous êtes un Dieu tendre et jaloux, et qui me demandez par tant de miséricordes la restitution de mon cœur, pour réparer tant de larcins que je vous en ai faits et tant d'infidélités à vos grâces.

Ah ! Seigneur, puisque, pour vous faire oublier tous mes crimes, vous vous contentez de mon amour et de mon cœur, le voilà tout prêt ce cœur à vous écouter et à vous obéir, à vous aimer et à faire tout ce que vous lui inspirerez pour votre gloire et pour mon salut.

XIIIe RÉFLEXION.

Une âme pénitente doit éviter jusques aux moindres offenses qui peuvent déplaire à Dieu, et ne pas examiner si elles damnent ou ne damnent pas, de peur que, s'y engageant trop facilement, elle ne retombe dans ses désordres.

Que si, pour m'imposer une pénitence en quelque façon convenable à mes offenses, vous voulez que, par des devoirs indispensables, je reste encore dans le monde pour souffrir dans le lieu même où je vous ai tant offensé; si vous voulez vous servir de mon péché pour me châtier, et punir mon cœur par les mêmes objets qui avoient été ses idoles (1) : *Paratum cor meum, Deus!*

(1) Ceci se rapporte encore à madame de Montespan ainsi qu'au roi, car elle avoit aimé madame de Montespan avec la plus vive tendresse.

paratum cor meum ; j'y consens, mon Dieu, je veux bien y rester encore, pourvu que vous m'y protégiez, que vous m'en donniez tout le dégoût qu'il mérite, et que vous me préserviez de l'air contagieux que l'on y respire à tout moment.

Mais, Seigneur, en me préservant de tous ces crimes qui me rendent aujourd'hui l'objet de vos miséricordes, faites que le péché me déplaise bien plus par sa difformité que par la crainte de vos châtimens ; faites que je l'aye en horreur bien plus par rapport à vous que par rapport à moi-même, beaucoup plus parce qu'il vous offense que parce qu'il me damne.

Que je ne sois pas comme la plupart des personnes du monde, qui négligent les fautes qu'ils font, pourvu qu'elles ne soient pas mortelles ; qui ne comptent pour péchés que ceux qui tuent l'âme et pour rien ceux qui vous déplaisent.

Cependant qu'y a-t-il de plus crimi-

nel, ô mon Dieu ! que de dire : Je sais que cette action où je m'expose est dangereuse ; que ce plaisir diminue dans mon cœur le sentiment de votre grâce ; enfin que cette vanité vous est désagréable : mais parce que je sais en même temps que vous m'aimez, que vous êtes un Dieu tout bon, que vous me pardonnerez, je ne laisserai pas de passer pardessus tout ce que les remords de ma conscience et la délicatesse d'un Dieu jaloux me font sentir.

Car n'est-ce pas ainsi que raisonnent la plupart de ces âmes serviles qui craignent le diable, et qui n'aiment point Dieu ?

Mais qui sait cependant si ce mépris de votre grâce, qu'elles ne comptent que pour une légère offense, n'est pas criminel à vos yeux, et s'il ne deviendra pas la source de leur éternelle réprobation ?

Car le démon, pour nous perdre plus sûrement, et nous faire tomber dans les

crimes les plus énormes, ne commence jamais à nous tenter que par de petites offenses, qui lui donnent entrée dans notre cœur, où il diminue peu à peu la crainte et l'amour de Dieu, pour nous faire ses esclaves et nous perdre entièrement.

Ainsi, qui sait si toutes ces compagnies et toutes ces conversations, qui ne remplissent mon cœur que de désirs frivoles et y affoiblissent le sentiment de votre grâce, ne me dégoûteront point, à la fin, de l'observation de votre sainte Loi?

Qui sait si vous ne vous lasserez point de m'attendre à pénitence, et de voir que vos grâces ne me servent qu'à me rendre plus ingrate et plus criminelle envers vous?

Enfin, qui sait si ces objets de vanité que je prends plaisir à voir incessamment, et toutes ces leçons que j'entends continuellement des maximes du monde, ne me feront point à la fin

oublier toutes les protestations que je vous ai faites pendant que votre justice m'épouvantoit, et qu'avec tant de sanglots et tant de larmes je vous demandois miséricorde ?

XIVe RÉFLEXION.

Prier Dieu continuellement qu'il rompe les chaînes qui nous attachent encore aux créatures, et lui demander un renouvellement de ses miséricordes et la grâce de n'en pas abuser.

Seigneur, qui n'êtes terrible que pour les pécheurs, et qui ne les punissez que pour les faire rentrer en eux-mêmes, ne permettez pas que par mon ingratitude j'arrête les desseins de votre miséricorde sur mon âme, et qu'au lieu de profiter de cette maladie, que vous ne m'avez envoyée que comme un avertissement pour me faire penser à moi et retourner à vous, elle ne fasse

rien que combler la mesure de mon éternelle réprobation.

Ne souffrez pas que le premier usage de cette vie et de cette santé que vous venez de me rendre, ne soit qu'un épanchement de mon cœur envers le monde et la créature, et un retour de toutes ces mêmes habitudes que je détestois, lorsque l'image de la mort, de mes crimes et de l'enfer me faisoit trembler.

Délivrez-moi, Seigneur, de cet esprit de résistance et de cette malheureuse capacité de pouvoir faire ce que je veux, quand je ne veux pas ce que vous voulez; détruisez dans moi cet esprit de rébellion, et cette intelligence intérieure qui me fait différer la conversion de mon cœur.

Employez votre bras tout-puissant pour briser les chaînes de fer qui m'attachent à la créature et à moi-même.

Exaucez-moi quand je vous demande un renouvellement de vos plus grandes miséricordes.

Mais surtout ne permettez pas, ô mon Dieu! que tant de grâces et de bontés dont je suis comblée, ne servent qu'à me faire voir que mon cœur n'avoit point de part à tout ce que la frayeur de vos jugemens, quand je les croyois proches, faisoit proférer à ma bouche.

Enfin ne souffrez pas, Seigneur, que mon endurcissement contraigne votre miséricorde de céder à votre justice, de peur qu'après m'avoir voulu faire grâce en me châtiant, elle ne me perde en m'abandonnant, sans correction, à tous les désirs déréglés de mon cœur : c'est ce qui fait que je vous demande, avec larmes, votre saint amour, parce que sans lui je n'ai nulle vertu ni nul mérite, et qu'avec lui j'aurai tout le secours qui m'est nécessaire pour me convertir.

XVe RÉFLEXION.

Sur la manière de vivre d'une personne qui est obligée, par quelque nécessité, d'être dans le monde, et comme elle doit y combattre tout ce qui est opposé à la morale de JÉSUS-CHRIST.

Répandez donc, ô mon Dieu! dans le fond de mon âme quelque étincelle de ce céleste amour, afin que je n'aye plus que du dégoût et du mépris pour toutes les choses créées et qui passent, et que je souffre avec plus de patience les amertumes de mon exil.

Imprimez dans mon cœur des sentimens si vifs de vos miséricordes et des reconnoissances si tendres pour tous vos bienfaits, que je n'en perde jamais le souvenir; et pour vous donner des marques du profit que j'ai fait de vos salutaires châtimens, et d'un véritable changement de mon cœur, faites que les

œuvres suivent les ardens désirs que je sens de me donner à vous, et de mourir mille fois plutôt que de jamais vous offenser, afin de n'être pas trouvée parmi les Vierges folles lorsque vous viendrez récompenser celles que vous ne trouverez pas endormies, mais qui auront leurs lampes à la main, et qui vous présenteront beaucoup de bonnes œuvres.

Cependant, comme en voulant embrasser toutes les vertus, l'on en demeure souvent vide, et qu'on ne fait rien pour vouloir quelquefois faire trop, et pour ne se pas conduire suivant les règles de votre grâce, faites que je la consulte sur toutes mes actions, et que je suive ses mouvemens dans toutes mes œuvres.

Je n'attendrai pas, ô mon Dieu ! à sortir de mon dangereux assoupissement, que vous me réveilliez par vos châtimens; aussitôt que votre grâce se fera sentir à mon cœur, j'agirai, je

travaillerai à l'œuvre de mon salut, je ne douterai point qu'il ne soit temps de quitter toutes mes vieilles habitudes, et de commencer la vie d'une créature nouvelle. Je n'aurai pas la présomption de croire d'abord que je sois capable de grandes choses, je me défierai de moi-même, de ma pesanteur et de mon sommeil; je me contenterai d'avancer et de croître peu à peu dans votre amour, je lèverai les yeux vers le Ciel, je commencerai à parler de vos miséricordes au milieu de ceux qui font un perpétuel commerce de bagatelles et de vanités, avec qui je ne parlois autrefois que d'ambition, de tendresse, de fortune et de prospérités.

Ce sera au milieu des personnes qui ne recherchent que leurs intérêts, que j'irai confesser que vous êtes mon Dieu, le seul et l'unique adorable; qu'il n'y a de richesses qu'en vous, que vous êtes la solide prospérité et la véritable grandeur; et je leur apprendrai que ma

fortune est entre vos mains, et que, lorsque vous aurez achevé de me convertir, je serai plus glorieuse que si j'avois fait la conquête de tout le monde.

J'abandonnerai ces personnes flatteuses avec lesquelles j'ai perdu tant de temps; et pour en réparer la perte, je leur apprendrai que l'inutilité, la paresse et l'oisiveté dont elles font une si solennelle profession, ruinent absolument les affaires de leur salut.

Si je ne puis faire encore de grands biens, je tâcherai d'en faire de petits, et de vous donner des marques d'un amour naissant, si je ne puis vous en donner d'un amour parfait et consommé.

Si je n'ai pas, Seigneur, une foi aussi vive que celle de l'humble Centenier, qui lui fit tout d'un coup obtenir l'effet de ses prières, je m'unirai à vos Apôtres, afin de vous demander avec eux l'augmentation de la mienne.

Pour faire fructifier les sentimens du Christianisme que vous m'avez donnés,

je fuirai, avec horreur, tous ces méchans qui se parent de leur libertinage, qui se font estimer par leurs vices, et qui (comme parle la sainte Ecriture) ne regardent jamais Dieu dans leurs voies.

Oui, Seigneur, quelque engagement que j'aye avec ces libertins de profession, qui ne peuvent servir qu'à nous inspirer de l'irréligion et qu'à flétrir la réputation la plus pure, qu'à nous donner une présomptueuse opinion de nous-mêmes, qui méritent votre abandon, et qu'à faire honorer le mal et ceux qui le commettent; quelque goût que j'aye pour leur esprit ou pour leurs personnes, je serai fidèle, ô mon Dieu! à m'éloigner autant qu'il me sera possible de leur commerce et de leur amitié; car n'est-ce pas le moins que je vous puisse rendre pour m'avoir tant aimée, que de haïr la compagnie de ceux qui ne vous aiment pas?

XVIe RÉFLEXION.

Ne rechercher que les compagnies où l'on s'entretient de Dieu, et ne plus s'embarrasser de ce qu'on appelle, dans le monde, établissemens, richesses, fortune, grandeur.

Seigneur, qui portez le cœur de l'homme où il vous plaît, changez tous mes attachemens et toutes mes habitudes, afin que, dans le choix et la distinction de mes amis, je ne cherche pas tant les qualités naturelles que celles de la grâce, à m'y divertir qu'à m'y édifier, et à m'y remplir le cœur des vérités éternelles.

Car vous savez, Seigneur, combien aisément je prends les impressions des choses que je vois et des personnes que je fréquente, avec combien de facilité je fais le bien avec les bons, et je pratique le mal avec les méchans.

Faites donc, mon Seigneur et mon

Dieu, que je ne trouve plus mes plaisirs qu'avec des personnes saintes, et dans ces conversations édifiantes, où, au lieu de parler du monde et de son prochain, on ne parle que de l'éternité, de vos grandeurs, de vos grâces et de vos infinies miséricordes; d'où notre âme ne sort jamais vide, ni notre cœur sec, mais au contraire tout rempli de vos grâces et tout brûlant de votre charité. Que si les impressions que le péché a laissées dans mon âme la rendent encore insensible à de si innocens plaisirs, si ma nature corrompue ne me permet pas encore d'avoir cette sensibilité pour le bien, qui nous le fait espérer avec une satisfaction qui passe toutes les voies du monde; que votre grâce alors éclairant ma raison, vienne au secours de ma foi; qu'elle me fasse connoître que ce n'est pas à une pécheresse à se rassasier du pain des Justes, et qu'elle me fasse recevoir en même temps toutes les soustractions

de vos douceurs avec un esprit de pénitence.

Car, Seigneur, si votre miséricorde dispense ma foiblesse de pratiquer les mortifications du corps, ce ne doit être que pour embrasser avec plus de ferveur celles du cœur et de l'esprit, puisque ce ne sera jamais qu'en buvant ces salutaires amertumes dans le calice de votre passion, que je recouvrerai la santé de mon âme.

Et comme je ne puis trouver de meilleur remède pour ma guérison que dans la privation des choses que j'ai le plus aimées, faites que je ne la recherche plus autre part, quelque répugnance qu'y sente la nature; car n'est-il pas raisonnable que je me prive de toutes les inclinations déréglées de mon cœur, et même des choses permises, pour me punir de l'excès avec lequel je me suis abandonnée à celles qui m'étoient défendues; que je cherche la solitude, et que je m'ennuie pour m'être si long-

temps et si injustement divertie dans le monde ; que je refuse à ma concupiscence, pour la mortifier, tout ce qui peut lui plaire et l'entretenir, et que je fasse mourir mon amour-propre dans les choses où il est encore le plus vivant, pour mourir à moi-même, et ne vivre plus qu'en JÉSUS-CHRIST.

Que cette solide espérance, ô mon Dieu! en me montrant le néant et la fragilité de tout ce qu'on appelle ici-bas établissement, fortune, richesses, plaisirs et grandeur, fasse que je ne les regarde plus comme la plupart des personnes du siècle les regardent, et comme s'il n'y avoit d'autre bonheur ni d'autre vie à espérer après celle-ci, afin que ne les comptant que pour ce qu'elles valent véritablement, je n'attache plus les affections de mon cœur qu'à ces biens solides, où la vérité même nous assure que se trouvent nos véritables joies ; car le moyen d'établir un vrai contentement sur des biens qui s'échappent lorsque

nous croyons les posséder avec le plus de sûreté ; et comment fonder quelque chose de fixe sur une créature changeante et périssable, et sur des momens qui ne font que couler ?

Enfin, le moyen de considérer autrement tout ce qui se fait dans le monde que comme la scène d'une comédie, dont il semble que Dieu permet à la fortune d'ordonner tous les personnages, et de distribuer les biens, la gloire et les plaisirs dans lesquels (pour parler comme celui qui, étant selon le cœur de Dieu, ne parloit que par son esprit) s'endorment la plupart des hommes du monde, pour ne trouver, à leur réveil et à la fin de l'acte, qu'une pure fumée entre leurs mains ?

Oui, Seigneur, je confesse, après avoir parcouru toutes les vanités du monde, qu'il n'y a point de véritable joie ni de solides plaisirs que dans votre service et dans votre amour.

XVIIe RÉFLEXION.

Il ne suffit pas, pour conserver la charité qu'on doit avoir pour le prochain, de ne lui pas nuire en sa vie, en son honneur et en ses biens; mais on doit éviter fidèlement les moindres petites railleries et médisances.

O mon Dieu! qui renfermez en vous toutes sortes de gloires, de biens et de délices, embrasez mon cœur de votre charité, faites-moi goûter la douceur de votre divin amour, afin que ces délices chastes et saintes portent mon âme à vous aimer avec toute l'étendue de sa volonté et toutes les lumières de son intelligence; qu'elle vous aime avec une vive et amoureuse douleur de ses infidélités passées, et avec tout le respect et la crainte que mérite votre souveraine majesté; que cet amour occupe toute la capacité de mon cœur, et n'y laisse plus

aucun vide ni aucune ouverture par où rien de profane y puisse trouver accès. Qu'une charité semblable à celle que je désire que vous ayez pour moi, soit toujours la mesure de la mienne envers mon prochain, que j'aime son âme plus que ma vie, et que rien au monde ne soit jamais capable de charger ma conscience de la dépouille de son bien ou de la perte de son honneur.

Mais comme on ne compte pour quelque chose dans le monde que ces rapines et ces médisances grossières, indignes même d'un honnête païen, et qu'on y compte, au contraire, pour rien ces bons mots qui percent le prochain jusqu'au vif, non plus que ces paroles délicates qui, sous un air de raillerie, nous peignent ses défauts et nous le font paroître ridicule; qu'on y compte enfin pour rien de perdre sa fortune et de déchirer sa réputation, pourvu que ce soit en riant et d'une manière qui nous divertisse : Seigneur, faites-moi con-

noître que ces péchés que je puis nommer mes péchés favoris, sont d'autant plus désagréables à vos yeux, qu'ils plaisent davantage à ceux des hommes, et qu'ils ne sont proprement que des effets malheureux de mon amour-propre.

Changez en aversion le malheureux plaisir que je trouve à m'y laisser séduire, et faites-moi chérir la peine que je sens à m'en corriger, afin que, comme ils ont été si long-temps le sujet de mes égaremens, ils deviennent présentement la source de mes larmes.

Car n'est-il pas bien juste, Seigneur, que je pleure des crimes qui m'ont fait rire si souvent aux dépens de mes frères et à mes propres dépens, puisque ces ris étoient suivis de la mort de mon âme et de la perte de mon Dieu? N'est-il pas juste que, ne pouvant vous donner des marques de mon amour et de mon repentir, en pratiquant de grandes pénitences, je vous en donne au moins de ma fidélité, en m'abstenant de toutes les

choses qui peuvent contenter la malignité de mon naturel, que je répare, par une retenue qui mortifie mon esprit et mon cœur, les excès d'une langue immortifiée, et qu'en bannissant tout ce qui vous y a déplu, je satisfasse à votre justice, et vous rappelle dans mon âme?

Q'autant de fois donc, ô mon Dieu! que les désirs de plaire au monde, de contenter mes inclinations dépravées, et de faire estimer les lumières de mon esprit; que ces malignes joies que ma corruption me fait ressentir, viendront se présenter à moi, qu'aussitôt que ces mouvemens de complaisance envers moi-même et d'envie contre mon prochain, ces mauvaises humeurs et ces chagrins, desquels je ne suis plus la maîtresse pour peu que je m'y laisse aller, s'élèveront dans mon cœur, faites-moi penser, Seigneur, qu'en ne m'opposant pas fortement à leurs commencemens, qui sont ordinairement foibles, j'ouvre moi-même la porte de mon âme à ses

plus cruels ennemis ; au lieu qu'en leur résistant, ou en vous faisant un sacrifice de mes passions et de mes plaisirs, j'efface mes offenses, j'attire vos miséricordes, et je vous rends les hommages les plus agréables que vous puissiez jamais recevoir du cœur d'une pécheresse pénitente et contrite.

Faites-moi connoître que ce sont proprement ces sortes de pénitences que votre justice exige de moi, les restitutions qui vous sont dues, et les victimes les plus parfaites que puisse vous offrir mon amour.

XVIIIe RÉFLEXION.

Il faut demander à Dieu le don de la prière, qui est le seul moyen de fortifier une âme dans ses résolutions.

Grand Dieu ! qui êtes magnifique envers vos serviteurs qui vous sont fidèles, même dans les moindres choses, enrichissez la pauvreté de mon cœur,

par la magnificence de vos dons ; agréez le sacrifice que je vous en fais, transformez-le entièrement en vous, et le rendez parfaitement conforme au vôtre.

Cependant comme je reconnois mon impuissance, et que mon âme n'est proprement qu'une terre ingrate et stérile, qui, sans votre grâce, ne produira rien de bon, arrosez-la, Seigneur, de cette abondante rosée qui fait germer les fleurs et paroître les fruits, qui émeut notre volonté et qui fait agir notre cœur, et qui, après avoir produit dans notre âme des œuvres dignes de pénitence, la défend contre les mouvemens de nos passions, et l'établit dans un doux repos.

C'est la bienheureuse espérance, c'est l'objet des désirs de votre humble servante, et ce qui la console pendant ce long pélerinage où elle ne fait plus que languir, jusqu'à ce qu'elle ait le bonheur de vous posséder.

Mais afin que ce ne soit pas inutilement et sans correspondre aux mouve-

mens de votre grâce, afin que ce ne soit pas avec un cœur tiède et qui rejette vos inspirations et vos miséricordes, pendant que vous me les faites sentir avec tant de bonté, je lèverai sans cesse mes yeux et mes mains vers le Ciel, afin de m'en rendre digne; je me séparerai de toutes les occasions qui pourroient me les faire perdre, en pratiquant toutes les bonnes œuvres que votre grâce me rendra capable d'opérer; et afin que la source de vos miséricordes ne tarisse jamais sur moi, je vous offrirai mes soupirs et mes larmes, un parfait repentir et une sincère douleur de vous avoir tant offensé.

Enfin, comme la prière est le canal par lequel vous communiquez à notre âme vos lumières et vos grâces, et que c'est l'encens le plus doux que nous vous puissions présenter pour mériter vos bénédictions, enseignez-moi à vous prier, mais à vous prier de cœur, et par des respects et des adorations continuelles.

Faites-moi expérimenter que l'Oraison n'est pas un exercice si pénible que plusieurs personnes se l'imaginent, parce qu'ils ne savent pas que, comme il y a plusieurs demeures dans votre maison, il y a aussi plusieurs et différentes voies par lesquelles nous pouvons communiquer avec vous, et où nous n'avons besoin que de notre cœur.

XIXe RÉFLEXION.

En quoi consiste l'Oraison, et avec quelle fidélité une âme pénitente doit s'occuper en ce saint exercice.

Il est vrai, Seigneur, que si l'Oraison d'une Carmélite qui est retirée dans la solitude, et qui n'a plus qu'à se remplir de vous, doit ressembler à des parfums qu'il ne faut qu'approcher du feu afin qu'ils rendent une odeur très-agréable, on peut dire que celle d'une pauvre créature qui est encore attachée à la terre, et qui ne fait proprement que

ramper dans le chemin de la vertu, est comme ces eaux bourbeuses qu'il faut distiller peu à peu pour en tirer une liqueur utile.

Néanmoins il me semble, ô mon Dieu! que comme la Prière n'est qu'un regard de notre cœur vers vous, par lequel nous vous exposons continuellement nos besoins, et nous vous demandons incessamment votre secours; il me semble, dis-je, que l'âme qui est encore dans le monde, où elle se trouve toujours languissante, accablée de mille misères et environnée de mille périls, en a plus de besoin que le Juste, qui est comme entouré de la miséricorde de Dieu.

Il me semble que non-seulement elle en a plus de besoin, mais qu'il lui est encore plus facile de prier qu'à un Religieux, puisqu'elle ne fait quasi autre chose sans y penser; car s'il est naturel au pauvre de demander l'aumône, au malade de se plaindre, à celui qui est toujours dans le danger d'élever ses

mains vers le Ciel, combien l'est-il davantage à une âme qui est toujours pauvre, toujours malade, et sans cesse dans le péril? Ce triste état, mon Dieu, n'a-t-il pas besoin, à tout moment, de votre secours? Et que puis-je faire de plus utile que de vous le demander sans cesse, en reconnoissant continuellement combien il m'est nécessaire?

Pour me faire donc aimer ce saint exercice des Anges, faites-moi comprendre, ô mon Dieu! qu'il n'est autre chose qu'un commerce agréable de notre âme avec son Dieu, qu'un flambeau qui l'éclaire dans ses ténèbres, et un miroir où elle voit toutes ses imperfections;

Que c'est un prédicateur éloquent qui grave en elle la loi de Dieu, et un directeur fidèle qui la conduit en assurance dans la voie étroite de son salut, un consolateur dans toutes ses afflictions, un doux sommeil qui la fait reposer dans le sein de son Dieu, une sainte joie qui la dégoûte de toutes les

joies profanes, et qui fait qu'elle n'en trouve plus de véritable que dans la Croix;

Que je conçoive encore que l'Oraison n'est qu'une douce vue de notre fin dernière, qui nous apprivoise avec la mort, et qui nous adoucit ses approches par l'espérance de l'éternité, et par l'ardent désir de voir Dieu;

Enfin, qu'elle est le crucifiement de toutes nos passions, la mort de notre amour-propre, et la résurrection de la grâce de JÉSUS-CHRIST dans notre âme.

Préparez donc, mon cœur au goût d'une si délicieuse manne, car le moyen de persévérer long-temps dans le bien au milieu du monde, si vous ne nous dégoûtez de lui et de tous ses plaisirs; si vous ne nous faites trouver un saint et souverain plaisir à vous aimer par-dessus toutes choses, et à venir souvent vous entretenir, non-seulement comme notre Père et notre Dieu, mais comme

le plus tendre ami que nous ayons, à gémir devant vous de toutes ces passions qui nous tyrannisent, de toutes ces frayeurs qui nous inquiètent, de toutes ces foiblesses qui nous humilient, de toutes ces tristesses qui nous consument, et de toutes ces douleurs qui nous accablent, afin de pouvoir, dans ce doux commerce de la Prière, vous montrer tout le fond de notre cœur, en le répandant tous les jours devant vous, comme faisoit David, en vous exposant toutes nos tribulations, et en nous jetant, avec confiance, entre les bras de votre miséricorde!

Car, hélas! si notre amour-propre nous fait trouver du plaisir à parler de nos peines avec des amis impuissans et qui ne peuvent que les écouter, combien en devons-nous sentir davantage d'en parler à un Dieu, qui peut, quand il lui plaît, les soulager, et qui est quelquefois plus touché de voir une âme humiliée dans sa misère, que de toutes ces hautes

pratiques de vertu dont souvent l'on se glorifie ?

Faites-donc, ô mon Dieu ! que je ne manque point à venir tous les jours faire quelques momens de réflexions à vos pieds, et qu'au lieu de prendre le sujet de mon Oraison dans un livre où la plupart du temps mon esprit, tout occupé et trop attentif sur ses peines, n'entendroit rien, je prenne le sujet de ma prière dans ma pauvreté même, et dans tout ce qui m'humilie davantage, puisque je me trouve trop imparfaite pour y avoir d'autre vue que celle de ma propre misère et de l'infinie miséricorde de mon Dieu.

XXe RÉFLEXION.

L'âme doit souvent prendre pour sujet de son Oraison la misère où le péché l'a réduite, et il est bon de commencer par le souvenir de quelque mystère de la Passion de Notre Seigneur.

Comment puis-je bien méditer ce que c'est que l'humilité, lorsque je me sens encore toute pleine d'orgueil, et que je ne puis faire autre chose que de vous prier d'abaisser ma vaine gloire et mon ambition, de me guérir de mes passions, qui, comme des chevaux indomptés, entraînent mon âme dans le précipice et dans sa perte? Comment puis-je, au milieu de mille passions et de mille vanités qui occupent mon âme, lorsque je viens à vos pieds, vous entendre et vous goûter? Comment puis-je faire autre chose que de gémir sur moi-même, qui suis en-

core environnée (de même que le Prophète Roi) de mes péchés comme d'autant de chaînes accablantes, qui me font sentir ma captivité et ma concupiscence, pendant que la douceur de votre grâce devroit me rendre sensible à l'amour de votre Loi?

Comment puis-je m'élever vers le Ciel, lorsque je suis encore si fort attachée à la terre? Comment puis-je méditer vos grandeurs au milieu de toutes mes misères, et dans les continuels dangers où je suis? Que me reste-t-il donc que de vous demander miséricorde, et de vous dire, comme vos Apôtres: Seigneur, sauvez-nous, *car* nous périssons?

Cependant, mon Dieu, comme le souvenir de votre Passion ne doit jamais s'effacer de ma mémoire, faites, je vous supplie, que je commence toujours ma prière par la considération d'un mystère si plein d'amour, qui, attristant mon cœur par la vue de vos souf-

frances, le rende plus sensible aux impressions de vos grâces, et plus capable de descendre utilement jusque dans le fond de son néant.

XXIe RÉFLEXION.

Il ne faut pas se dégoûter de la Prière, pour n'y pas ressentir de consolation, mais y être fidèle, et s'y accoutumer tellement, que, dans les plus fortes peines et dans les embarras du monde, on ait recours à ce saint exercice.

Faites, je vous prie, mon Dieu, que je sois fidèle à vous prier sans relâche, que je profite des heureux momens auxquels vous voulez bien m'écouter, et que rien dans le monde ne soit capable de me détourner d'une si sainte occupation.

Je désire être toujours en votre présence, ô mon Dieu! et ne la pas perdre par des distractions volontaires et par

des sécheresses, qui m'empêchent de penser à vous et de vous parler; je vous sacrifie toutes les vanités qui peuvent me distraire dans mes prières, et qui font qu'elles ne vous sont pas agréables; je vous offre même les peines qu'elles me causent.

Seigneur, ayez pitié de moi; je vous le dirai de cœur, si je ne le puis faire avec une parfaite attention d'esprit. Oui, mon Dieu, si vous ne voulez pas que je m'unisse à vous par la douceur de votre grâce, j'espère que votre bonté ne laissera pas d'avoir compassion de moi, et de recevoir cet état humiliant où mon âme se trouve, et que je vous offre pour vous témoigner qu'elle vous aime autant dans la privation de vos douceurs, que dans les consolations que vous lui donnez quelquefois.

Je désire de vous prier, non-seulement dans la solitude, dans vos Temples, aux pieds de vos Autels, et en présence du sacrement auguste que nous y ado-

rons ; faites, ô mon Dieu ! que, par des actes continuels de Foi, d'Espérance et de Charité, je m'accoutume à vous prier en tous lieux et à tous momens ; car le vrai Chrétien ne prie pas seulement dans la retraite, mais son cœur et ses œuvres prient en toutes sortes de lieux et d'occasions.

Ainsi, mon Dieu, au milieu du monde et de la vanité, j'établirai une retraite dans mon cœur, que je vous ai consacré, et je vous y adresserai ma Prière.

Lorsque je me trouverai le plus exposée à la tentation, et que je sentirai le plus fortement ma foiblesse, ce sera pour lors que je soupirerai le plus ardemment vers vous. Ce sera même dans les temps où mon amour-propre me tyrannisera davantage, et que le poison des plaisirs commencera à gagner mon cœur, que, sans attendre plus longtemps, ni un lieu plus commode pour vous prier, je vous ferai voir les plaies

de mon âme et je vous appellerai à mon secours.

Ce sera en commençant et en finissant toutes mes actions, le matin et le soir, et dans le cours de la journée, que mon cœur, ne vous perdant point de vue, aura recours à vous dans tous ses états différens, que je vous offrirai ma conduite, et que j'implorerai le secours de votre grâce, en vous exposant tout mon intérieur, en vous faisant connoître par mes sentimens la confiance que j'aurai toute ma vie en vos miséricordes.

Je vous prierai donc, ô mon Dieu! dans vos Temples, en m'unissant à tous vos Saints; je vous y prierai par mes soupirs dans mes plus fortes peines, dans les occasions les plus dangereuses où je me trouverai exposée, et je tâcherai, comme David, de ne perdre jamais la vue de votre présence, et de la conserver dans mon cœur le reste de mes jours.

XXIIe RÉFLEXION.

Nécessité indispensable de la Prière, sans laquelle, quelque effort que l'on fasse, il est impossible de penser sérieusement à son salut.

Que malheureuse est l'âme, ô mon Dieu ! qui méprise votre secours et qui ne vous le demande pas par ses prières ! je ne parle pas de celles qui ne sont Chrétiennes que de nom, et qui, n'étant occupées que de leurs plaisirs, vivent plutôt comme des bêtes que comme des créatures raisonnables.

Je parle de ces personnes qui font quelquefois des réflexions sur elles-mêmes, et qui pensent pourquoi vous leur avez donné une intelligence supérieure aux animaux, et une domination sur vos autres créatures ;

Qui croient qu'il y a un Dieu, qui prennent plaisir à s'en convaincre, et qui sont persuadées qu'il n'y a pas de plus grande folie que d'en douter ;

Qui s'étonnent comme il se peut faire qu'il y ait des personnes qui croient l'histoire d'Alexandre et de César, et qui puissent douter de celle de JÉSUS-CHRIST ;

Qui croient que la vérité de son Evangile prêché par douze pauvres Pêcheurs, et l'établissement de son église, fondée sur une infinité de miracles faits à la vue de toutes les nations, ne peut être révoquée en doute ;

Qui croient que tant de millions de Martyrs qui l'ont cimentée par leur sang, sont autant de témoins et de confesseurs de sa vérité ;

Qui croient fermement ce que toutes les Prophéties de l'ancienne Loi ont dit sur l'avénement et le règne de JÉSUS-CHRIST, dont nous voyons l'accomplissement ;

Qui croient que tant de mystères incompréhensibles à l'esprit humain, sont les purs effets de la toute-puissance de la grâce de JÉSUS-CHRIST, et de son amour infini envers sa créature ;

Enfin, qui croient que tout ce qui se passe au dedans de nous, que cette conduite par laquelle Dieu nous conserve et nous châtie en même temps que sa lumière éclaire nos esprits, et que sa grâce touche si tendrement nos cœurs, sont des coups de cette adorable Providence, laquelle ne fait rien d'inutile, et qui ne serve à l'avantage et au bien des Elus.

C'est donc des personnes qui, au milieu des ténèbres qui les aveuglent, ne laissent pas d'être éclairées par les lumières de ces vérités, qu'on peut dire qu'une âme dans le monde, sans prière, sans réflexion, et sans consulter Dieu sur sa conduite, est comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail au milieu de l'orage, et qui prend souvent le mensonge pour la vérité.

L'on peut dire encore que c'est une créature qui croit connoître Dieu, avoir la Foi, l'Espérance et la Charité, et qui néanmoins ne connoît point d'autre

Dieu que ses passions ; que c'est un voyageur dans une terre étrangère, sans guide, qui ne fait qu'errer et s'éloigner de plus en plus de sa patrie ;

Que c'est une personne tombée dans le précipice, et qui rejette le seul moyen propre pour l'en tirer ;

Enfin, que c'est une insensée qui prétend élever un palais magnifique sans fondemens ; car le moyen de bâtir l'édifice de notre salut, sans penser qu'il y a un Dieu, et le moyen de garder sa Loi et ses Commandemens sans les méditer ? Comment est-il possible de donner un frein à notre langue et à toutes nos passions dans la violence de leurs mouvemens, sans le secours du Ciel, et comment l'obtenir sans l'implorer ? Le moyen de n'entrer pas dans le désespoir, quand on se voit en état d'être éternellement malheureux par la mort qui s'approche, si, pour se consoler, on ne pense pas qu'il y a une autre vie, une éternité, un Dieu dont

la bonté est infinie, et si l'on n'y met pas toute son espérance?

Enfin, le moyen d'être une véritable Chrétienne, et d'aimer JÉSUS-CHRIST, sans le connoître, sans penser qu'il est mort pour nous, et sans méditer sa vie, ses actions et ses saintes paroles?

XXIIIe RÉFLEXION.

Demander à Dieu le don de la Prière, et prendre souvent le sujet de son Oraison sur la Mort, sur l'Éternité, sur les Jugemens de Dieu, comme sur autant de moyens d'exciter en nous une crainte salutaire.

Seigneur, puisque la Prière n'est autre chose qu'une élévation de notre âme vers vous, une attention continuelle sur notre cœur, afin de détruire en nous le règne de Satan et d'y établir le vôtre, puisque enfin elle est si aisée, si nécessaire et si utile;

Puisque vous m'assurez, par les pa-

roles et par l'exemple de tous vos Saints, que c'est la bienheureuse planche qui soutiendra mon âme dans tous les orages de cette vie, et qui la conduira sûrement dans l'heureux port de votre éternité, dans cette céleste Jérusalem, où nous n'aurons plus de tristesse ni de travaux, mais une perpétuelle abondance de toutes sortes de délices,

Inspirez-m'en le désir et le goût, afin qu'elle me devienne aussi agréable et aussi familière que m'ont été toutes les vanités, où j'ai tant de fois risqué le salut de mon âme.

Mais comme la mort, qui est la fin de toutes choses, est la vue la *plus utile* que nous puissions avoir dans toutes nos réflexions faites, ô mon Dieu! que j'aie une continuelle attention à ce dernier moment, auquel, pour parler dans les termes de votre sainte parole, périront tous les désirs et toutes les vaines pensées des hommes;

Moment où le Seigneur viendra,

comme un larron, pour surprendre notre âme ;

Moment qui ne sera plus suivi d'aucun autre moment pour faire pénitence ;

Moment incertain, auquel nous devons penser pendant toute notre vie, afin de n'en être point surpris ;

Enfin, moment d'où dépend notre bienheureuse ou malheureuse éternité.

O mort ! que tes approches sont cruelles à celui qui n'a jamais pensé à toi, et qui a mis toutes ses espérances dans les biens de la terre !

O mort ! que ta vue est terrible à celui dont tu finis tous les plaisirs, et pour qui tu commences, par avance, les terreurs et les peines d'une malheureuse éternité !

Mort enfin qui termines le bonheur d'un mondain, d'un corps qui étoit son idole, qui mets fin à la vie voluptueuse d'un pécheur, qui étoit le seul objet de ses désirs, que ta vue est épouvantable

à celui qui n'a jamais connu Dieu que pour l'offenser !

Mais éternité qui produit une mort si funeste, que ta méditation est amère à celui qui n'a jamais connu de plus grand bonheur que de vivre, et qui n'a jamais pensé à se convertir et à quitter le péché, que lorsqu'il n'étoit plus en état de le commettre !

O éternité ! que ta méditation est terrible à celui qui voit déjà les enfers ouverts pour punir ses crimes, qui n'ose espérer en la miséricorde de Dieu, et qui s'estimeroit heureux s'il pouvoit retomber dans le néant !

Enfin éternité, que ta *méditation* est épouvantable dans ce dernier moment, à celui qui voudroit bien qu'il n'y eût point de Dieu, qui ne peut se résoudre à l'aimer et qui ne peut s'empêcher de le craindre !

Mais, heureuse éternité ! que ta méditation est agréable à celui qui a mené une vie innocente, et qui a commencé

par avance son purgatoire sur la terre!

Au pécheur qui est converti, qui a fait pénitence, et qui espère en la miséricorde de Dieu;

A celui qui s'est accoutumé à mourir tous les jours et à quitter le monde, avant que la nécessité de mourir et de quitter toutes les choses d'ici-bas l'y contraigne;

Enfin à celui qui a aimé Dieu, et qui commence à sentir les avant-goûts d'un bonheur qui ne finira jamais.

XXIVe RÉFLEXION.

Une âme que Dieu a fait revenir à lui, le doit remercier tous les jours de lui avoir ouvert les yeux pour reconnoître sa misère, écrire les résolutions qu'on a prises dans le temps de sa conversion, afin d'y voir les obligations sur lesquelles on sera jugé au terrible Jugement de Dieu.

Seigneur, qui ne faites jamais rien d'inutile, c'est pour accomplir en moi les desseins de votre grâce, que vous m'avez rendu la vie, afin qu'une entière conversion de mon cœur me fasse passer d'un état de mort, et (comme parle le Prophète Roi) des terreurs de l'enfer, dans les saintes dispositions où s'endorment, dans le Seigneur, tous ceux qui n'ont pas attendu ce dernier moment à faire pénitence et à

mettre toute leur confiance en vos miséricordes.

Oui, Seigneur, je reconnois vos grâces dans vos justices même, et un continuel regard de votre Providence sur mon âme dans tous les accidens de ma vie.

C'est dans votre miséricorde que vous m'avez affligée, que vous me troublez, et que vous changez tellement mes désirs et mes sentimens, que je ne me reconnois quasi plus moi-même.

Ainsi, mon Dieu, après vous avoir promis une fidélité inviolable de vous servir, de vous aimer, et vous avoir protesté de vouloir mourir plutôt mille fois que de retomber jamais dans mes égaremens, j'ose vous supplier de recevoir mes présentes résolutions comme des gages du souvenir que je désire conserver, toute ma vie, de votre miséricorde et de toutes vos adorables vérités ;

Afin que si, par un effet de ma foiblesse, ma foi se trouvoit chancelante, mon espérance refroidie et ma charité presque éteinte, et que je ne sentisse plus dans mon cœur que la corruption de ma nature, je rappelle en mon âme, par la lecture de ces protestations, le souvenir et le sentiment de vos bontés et de votre grâce;

Afin que, quand les faux brillans du monde m'éblouiront par ces espérances vaines qui m'ont tant de fois trompée, je m'en désabuse, en les pesant au poids de leur juste valeur et en les regardant comme je fais présentement, et comme je les regarderai certainement à l'heure de ma mort;

Afin que, si j'oublios jamais les derniers momens de mon agonie et de votre justice, où je paroîtrai seule devant vous pour vous rendre compte de toutes mes actions, les sentimens que vous m'inspirez à présent me fassent rentrer

en moi-même, et avoir recours à votre miséricorde.

Oui, mon Dieu, je l'invoquerai avec confiance pendant toute ma vie ; j'adorerai l'équité de vos jugemens ; et, je le confesse, l'arrêt même de mon éternelle réprobation seroit trop juste, si j'étois assez malheureuse pour abuser encore de vos bontés.

O Dieu de mon salut ! qui tenez mon âme et mon éternité entre vos mains ; vous qui venez de me retirer de la poussière du tombeau, qui me couronnez de miséricordes, et qui remplissez mon âme de tant de saints désirs, afin de la renouveler comme la jeunesse de l'aigle ; vous qui nous promettez que votre colère ne sera pas éternelle envers ceux qui vous craignent, que vous ne leur rendrez pas ce qu'ils ont mérité par leurs péchés, et qu'autant que l'Orient est éloigné de l'Occident, vous avez éloigné de vous leurs offenses ; vous qui

assurez que, comme le père a pitié de son enfant, vous avez compassion de nous, parce que vous connoissez notre foiblesse, que vous savez que nous ne sommes que poussière, et que nos meilleurs sentimens ne sont que passagers dans notre âme;

Enfin vous, ô mon Dieu! qui tirez de l'énormité de nos crimes le sujet de vos miséricordes, et qui seul pouvez nous convertir, convertissez mon cœur;

Parce que mon âme est humiliée, et que le regret de vous avoir déplu me perce de crainte et de douleur;

Parce que mon âme a mis toute sa confiance en vous, et qu'elle soupire continuellement après votre aimable présence.

Mon Dieu! exaucez mon humble prière, parce que je vous ai choisi pour le bien aimé de mon âme, et que votre miséricorde surpasse toutes vos autres œuvres.

Enfin, Seigneur, ayez pitié de moi, parce que je suis pauvre et misérable, et que vous êtes infiniment riche et miséricordieux.

LETTRES

DE MADAME LA DUCHESSE

DE LA VALLIÈRE.

LETTRES

DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

LETTRE PREMIÈRE (1).

Je veux vous remercier moi-même de votre souvenir, et me réjouir avec vous de l'état tranquille où vous êtes. Vous avez la paix du cœur, et vous en goûtez les délices sans aucun obstacle. J'envie fort le même bonheur ; mais je n'y suis pas encore parvenue, et j'ai besoin

(1) Toutes ces lettres de madame de la Vallière sont adressées au maréchal de Bellefonds son ami, homme d'un mérite supérieur et d'une éminente piété ; il avoit une sœur et une fille carmélites dans le même couvent où madame de la Vallière se retira et fit ses vœux.

des conseils de mes amis, pour ne me laisser pas aller souvent à ces troubles que vous connoissez; cependant je vous assure que je me souviens fort bien de nos dernières conversations; et j'ai la vanité de vous dire que j'en ai profité, et que je fais, ce me semble, des merveilles. Je voudrois que vous en pussiez juger, car souvent on se flatte sans s'en apercevoir. Je vous écris avec liberté, parce que je sais que la voie par où va ma Lettre est sûre; vous savez que toutes ne sont pas de même. Ne m'oubliez pas, je vous prie; et soyez persuadé qu'on ne peut être plus sincèrement que je le suis, votre très-humble servante,

La duchesse DE LA VALLIÈRE.

A Tournay, le 9 juin 1673.

LETTRE II.

On ne sauroit être plus reconnoissante que je le suis, Monsieur, des peines que vous continuez de prendre pour moi : je désire de toute mon âme pouvoir y répondre de la manière que vous le souhaitez ; mais, en quelque lieu que je sois, j'ai grand'peur de n'être pas digne d'obtenir aucune grâce : avant tout, il faut se mettre en état d'en demander.

Vous me donnez une grande joie de m'assurer que je serai reçue quand j'aurai la force de me tirer d'ici. Je crois que c'est en savoir assez pour le temps présent. Je tâcherai de faire une visite à votre retour, et j'espère que Dieu nous assistera l'un et l'autre.

Je suis si foible, que je ne mérite pas les grâces qu'il me fait ; mais j'ai une grande confiance en sa bonté, et dans les prières que vous me promettez :

remerciez, si l'occasion s'en présente, les personnes charitables dont vous me parlez, et croyez que je suis bien persuadée que, sans vos bons avis, je ne serois pas aussi ferme et aussi résolue que je le suis. Je sens vivement tout ce que je vous dois, et je ne l'oublierai de ma vie.

A Versailles, ce 4 novembre 1673.

LETTRE III.

J'ai vu, depuis votre départ, les personnes auxquelles j'espère aller bientôt me joindre pour toujours. Tout m'affermit dans ce dessein, et je crois que dans peu vous ne craindrez plus pour moi : enfin je commence à goûter si ardemment le plaisir de servir Dieu sans aucun obstacle, que les heures que je suis obligée de passer encore ici pour achever ma guérison, me paroissent des siècles. Il n'y a plus que cette raison qui m'y retienne ; et je souffre les douleurs

que l'on me fait avec patience, dans l'espérance que l'on abrégera mon mal et mon esclavage (car je n'appelle plus mon séjour ici que de ce nom); mais Dieu est si bon et si miséricordieux qu'il m'envoie des consolations sans nombre; et chaque instant m'enflamme de son amour si fortement, que je n'imagine plus d'autre plaisir que l'espoir d'être à lui sans réserve. Quelles grâces, monsieur le Maréchal! et par où les ai-je méritées? Il faut me sacrifier entièrement pour reconnoître ces faveurs infinies, et pour réparer le nombre d'années que j'ai passées à l'offenser. Je sens pourtant que, malgré la grandeur de mes fautes, que j'ai présentes à tout moment, l'amour a plus de part à mon sacrifice, que l'obligation de faire pénitence. J'ai vu M. de Condom, et lui ai ouvert mon cœur: il admire la grande miséricorde de Dieu sur moi, et me presse d'exécuter sur-le-champ sa sainte volonté; il est même persuadé que je

10256

le ferai plus tôt que je ne crois. Depuis les deux jours que je ne l'ai vu, le bruit de ma retraite s'est si fort répandu, que tous mes amis et mes proches m'en ont parlé. Ils s'attendrissent d'avance sur mon sort : je ne sais pas pourquoi l'on parle, car je n'ai rien fait qui soit marqué; je crois que c'est Dieu qui le permet pour m'attirer à lui plus vite. C'étoit là l'occasion, et je l'aurois saisie avec empressement; mais je ne sais si, avant de faire aucune démarche, je ne suis point obligée de me guérir. Je vais consulter nos mères là-dessus, et puis je finirai tout de suite, si elles le jugent à propos. Priez pour moi, et croyez que je ne vous oublierai jamais devant Dieu.

A Versailles, ce 21 novembre 1673.

LETTRE IV.

Je suis sans doute bien plus heureuse que je ne mérite de l'être, surtout après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me rendre éternellement malheureuse. Qui jamais a mieux éprouvé que moi l'effet de ces paroles : *Où le péché a abondé, la grâce a surabondé?* et de quelle manière encore la grâce est-elle venue en moi? Je ne l'ai point cherchée, elle m'a prévenue en m'inspirant le dégoût du monde et des faux plaisirs dont mon âme s'étoit enivrée. Je tremble à la vue de l'état affreux dans lequel j'étois, et je frémis d'y retomber. Je suis la plus criminelle des créatures, serois-je encore la plus ingrate? Non, mon Dieu, ne permettez pas que je sois assez malheureuse; et si j'échappe à votre miséricorde qui me presse de me convertir entièrement à vous, je prie votre justice

de m'en punir, et de ne point différer mon supplice.

Tant de gens de bien s'intéressent à mon salut et m'honorent de leurs conseils, que cela me rassure ; c'est la voix de Dieu qui me parle par leur bouche, et je crois que c'est par leurs prières et par leurs souhaits que je me trouve dans les heureuses dispositions où je suis. J'espère que vous me fortifierez encore dans le parti que j'embrasse, et que je suis tout à l'heure prête à exécuter.

A Versailles, ce 29 novembre 1673.

LETTRE V.

Vous serez surpris d'apprendre par d'autres que par moi les bruits qui courent dans le monde sur ma retraite aux Carmélites : cela s'est publié depuis dix à douze jours, sans que j'aie rien fait que ce que vous avez vu avant votre départ. Je crois que Dieu l'a permis pour

me mortifier ; cependant je ne sais pas encore quand je sortirai d'ici. On me fait mille difficultés sur le temps : qu'il me paroît long, et que j'ai d'impatience de voir arriver le moment ! Je vous jure que j'agis de bonne foi ; et je me sens, par la grâce de Dieu, plus vivement touchée et plus ferme que jamais. L'on me traite avec beaucoup de bonté : cela m'engage à plus de ménagemens pour exécuter avec douceur ce que j'ai très-vivement résolu. M. de Condom, que je consulte sur ce que je dois faire, me donne ses conseils : ce qu'il me dira sera ma règle. En vérité, tout ce que je vois augmente en moi l'envie que j'ai de me consacrer entièrement à Dieu. La Mère Agnès aura la bonté de vous instruire un peu plus particulièrement que moi de tout ce qui se passe à mon sujet. Je suis si pénétrée de reconnoissance de s bontés de Dieu, que rien ne seroit capable, à l'heure qu'il est, de me faire changer de résolution. La lettre que

vous m'avez écrite me fait peine; vous me paroissez moins tranquille que quand vous êtes parti : cependant, puisque Dieu vous choisit pour le lieu où vous êtes, offrez-lui vos peines; et, bien loin de vous en affliger, goûtez le plaisir de sentir qu'elles viennent de lui : ne lui est-on pas aussi agréable au milieu du monde que dans la retraite? Mais je m'aperçois que je vous prêche, et j'en suis honteuse : pardonnez à l'amour de Dieu de se montrer un peu; je prendrois plus de mesures, si je ne vous connoissois pas aussi plein de charité que vous l'êtes pour votre prochain et pour moi en particulier. Ne doutez pas, je vous supplie, de ma vive reconnoissance, et de l'attachement inviolable que j'ai pour vous.

A Saint-Germain-en-Laye, le 6 déc. 1673.

LETTRE VI.

J'AI été si mal depuis Noël de ces importunes vapeurs dont vous avez entendu parler à nos amis, que je n'étois pas en état de former deux lettres de suite : j'avois l'esprit si troublé et le corps si abattu, que j'étois honteuse de moi-même, et me voulois mal de me trouver encore capable d'être réduite en cette extrémité par les chagrins que le monde me causoit ; cependant j'ai toujours souhaité avec la même ardeur l'exécution de mon dessein ; et le cœur n'a pas changé un moment, quoiqu'il se soit encore trouvé sensible aux traitemens différens que l'on éprouve ici. Mes vœux les plus vifs et les plus ardens sont de me donner parfaitement à Dieu ; et cependant je suis comme abîmée dans les ténèbres. Ah ! cessez de vous plaindre de celles où vous êtes ; vous avez une grande force d'esprit,

beaucoup d'amour et une longue habitude au bien ; et moi, toujours dominée par la malheureuse habitude du péché sans aucune vertu, j'ai toutes les foiblesses de l'esprit et du cœur. J'ai raison de trembler plus qu'un autre ; je tremble aussi, même des sentimens que Dieu a mis dans mon cœur, dans la crainte d'abuser de sa grâce et de ne pas persévérer. J'espère cependant que le Seigneur sera touché de mes larmes, et qu'il ne rejettera point les prières de ses serviteurs fidèles, dont vous êtes du nombre, qui réclament pour moi sa miséricorde.

De mon côté, si ma voix pouvoit être entendue de Dieu, je vous assure que vous lui offririez d'un cœur égal le bien et le mal qui vous peut arriver. Je ne doute pas que vous ne le fassiez ; mais il est bon de vous le dire encore, pour vous y faire mieux penser. Espérons donc, et prions sans cesse ; avec cela l'on va loin : Dieu n'abandonne point

ceux qui veulent absolument se donner à lui. Je suis pénétrée de ce que je vous dis, et cela me console dans mes afflictions. Mes affaires n'avancent point, et je ne trouve nul secours dans les personnes dont j'en pouvois attendre : il faut que j'aie la mortification d'importuner le maître, et vous savez ce que c'est pour moi. Le monde, à ce que l'on dit, désapprouve mon procédé, mais j'aurois grand tort de m'en plaindre. Pourquoi le monde m'épargneroit-il, quand je n'ai pas craint d'offenser Dieu à la face du monde? Je vous avouerai cependant que j'y suis sensible; c'est un effet de l'amour propre, qui veut que les autres nous approuvent, quand même nous sommes forcés de nous condamner. Mais qu'est-ce que les discours des hommes en comparaison de mes actions? Je voudrois y être cent fois plus sensible encore, afin d'en faire un sacrifice à Dieu, qui fût plus digne de lui. Si vous étiez ici, vous me seriez d'une grande

consolation, je sens tout le besoin que j'ai de vous ; recommandez-moi-du moins à Dieu, j'attends tout de sa bonté ; il m'a trop fait de grâces pour m'abandonner.

A Saint-Germain, ce 11 janvier 1674.

LETTRE VII

Je viens de recevoir votre lettre, qui m'a donné une grande consolation ; mais je suis en peine de celles que vous m'avez écrites par M. de Condom : il est bien fâché de n'avoir eu que celle d'aujourd'hui à me rendre. Faites, je vous prie, ce que vous pourrez, pour savoir ce que sont devenues les autres : je serois fâchée de les perdre, elles me sont trop utiles ; et je vous assure que celle que je viens de recevoir m'a fait un bien admirable par les conseils que vous m'y donnez. Je tâcherai d'en profiter, et de répondre de mon mieux aux grâces que Dieu me fait. Quoique je ne doute pas

de votre persévérance au service du Seigneur, je ne laisse pas d'être ravie quand je vous vois dans des sentimens si pleins d'amour de Dieu.

Je vous ai écrit par madame de Schomberg une grande lettre; je ne sais si vous l'avez reçue: celle-ci est bien décousue; pardonnez-le-moi, je vous prie: mais le temps me presse; et j'ai, ce me semble, tant de choses à vous dire, que cela me trouble et m'embarrasse. J'espère que Dieu me fera dans peu achever mon dessein, je l'en conjure de tout mon cœur; il nous donne un grand exemple à suivre dans la personne de M. de Grenoble: s'il est au-dessus de nous de pouvoir marcher comme lui à pas de géant, du moins suivons-le des yeux. Priez-le de nous recommander à Dieu l'un et l'autre, et soyez bien persuadé que je ressens vivement les bontés que vous me témoignez.

A Saint-Germain, le 26 janvier 1674.

LETTRE VIII.

Vous craignez pour moi, et vous avez raison, puisque je suis encore ici, que voulez-vous? je suis la foiblesse même : cependant je travaille à sortir du péril; c'est peut-être trop nonchalamment, je le dis à ma honte : mais je vous assure que c'est de bonne foi, et avec dessein que ce soit au plus tôt.

J'arrive des Carmélites; on y prie pour vous et pour moi, et c'est de là que nous devons attendre notre secours. Je n'ai plus la hardiesse de vous rien dire de moi-même; je suis trop méprisable pour qu'on puisse écouter les avis que je pourrois donner, et je renonce à le faire, jusqu'à ce que j'aye prêché d'exemple : il faut commencer par là quand on veut bien persuader; cela ne m'empêchera pourtant pas de vous remercier de vos lettres dans toutes les occasions; elles me touchent, elles m'é-

difient et me donnent des forces pour surmonter ma foiblesse. Est-il besoin de vous en dire davantage pour vous engager à m'écrire plus souvent ?

Je suis au désespoir de me voir encore si peu avancée, et vous ne sauriez me faire plus de honte que je m'en fais à moi-même ; je suis cependant plus affermie que jamais ; et quand on me donneroit toutes les grandeurs du monde, je ne changerois pas l'envie seule d'être Carmélite en leur possession : je ne tiens plus qu'à un fil ; aidez-moi, je vous prie, à le rompre ; grondez, menacez, traitez-moi durement, s'il le faut, faites enfin tous vos efforts pour m'inspirer du zèle et du courage ; tout me servira ; et vous savez que, par la grâce de Dieu, je profite un peu des conseils de mes amis. J'ai tant de confiance aux vôtres, et je m'en suis si bien trouvée jusqu'ici, que vous devez ne pas vous rebuter de ma foiblesse : il est vrai que j'en ai plus que personne ; mais la charité vous donnera

de la force et pour vous et pour moi. Je n'ai plus qu'un pas à faire; mais j'ai de la sensibilité, et l'on a eu raison de vous dire que mademoiselle de Blois m'en a beaucoup inspiré. Je vous avoue que j'ai eu de la joie de la voir jolie comme elle étoit; je m'en faisois en même temps un scrupule; je l'aime, mais elle ne me retiendra pas un seul moment; je la vois avec plaisir, et je la quitterai sans peine : accordez cela comme il vous plaira, mais je le sens comme je vous le dis. Il faut que je parle au Roi, et voilà toute ma peine : demandez à Dieu qu'il me donne toute la force dont j'ai besoin dans cette occasion. Quitter la Cour pour le Cloître, ce n'est point là ce qui me coûte; mais parler au Roi, ah! voilà mon supplice. Je m'expose à vous telle que je suis : ne m'en aimez pas moins, je vous prie; et que la pitié fasse en vous sur mon sujet ce que l'estime fait en moi sur le vôtre.

A Versailles, le 8 février 1674.

LETTRE IX.

C'est le défaut d'occasion sans doute qui vous empêche de recevoir de mes lettres; vous verrez, par la date, que je vous fais réponse exactement, et je vous assure que c'est avec plaisir. J'ai fait lire à M. de Condom, ce soir, les dernières lettres que j'ai reçues; il les admire, et moi j'en suis pénétrée: enfin, Monsieur, j'avance, mon courage augmente, et je crois que Dieu achevera bientôt son ouvrage: cependant je crains, et je craindrai toujours jusqu'à ce que je sois absolument hors de danger. Je connois ma foiblesse; et tant d'esprits supérieurs au mien ont tombé de plus haut que je ne ferois, que cela me fait trembler. Je prie Dieu de me garder de moi-même; je le prie de me donner de nouvelles forces pour me soutenir, et de combler en vous la mesure de ses dons. Je me sens si pressée de reconnoissance

pour tout ce que je vous dois, que je ne serai jamais en état d'obtenir de grâces, que celle de votre salut ne soit la première que je demande. En attendant, continuez-moi vos conseils et vos prières; et, s'il plaît à Dieu, tout ira bien : le temps me presse, et je finis.

A Versailles, ce 17 février 1674.

LETTRE X.

Quand vous verrez la date de mes lettres, je serai justifiée auprès de vous de la négligence dont vous m'accusez : il faut bien qu'on n'ait pas eu occasion de les envoyer. Je serois au désespoir que vous me crussiez capable d'oublier mes devoirs, et c'en est un pour moi très-agréable de répondre aux volumes (puisque vous appelez ainsi vos lettres), dont vous craignez que je n'aye été importunée. En vérité, vous avez donc oublié, Monsieur, comme j'ai le cœur,

même selon le monde; et selon Dieu vous m'offensez encore plus sensiblement. Je croyois que vous me connoissiez mieux depuis tant d'années, et que vous auriez eu meilleure opinion de moi : je n'en reconnois pourtant pas avec moins de plaisir les obligations infinies que je vous ai; mais rendez-vous un peu plus de justice, et vous jugerez de moi plus équitablement. J'ai pour vous la plus parfaite estime, et d'ailleurs vos lettres respirent si fort l'amour de Dieu, qu'on ne peut les lire sans en être vivement touché. Puis-je en vérité n'être pas ravie en les recevant? et quelle raison pouvez-vous trouver pour excuser l'offense que vous me faites? Ecrivez, écrivez, je vous en conjure, toutes les fois que vous en trouverez l'occasion, et j'en ferai de même. Fortifiez-moi de vos conseils; voilà le temps qui approche où j'ai besoin de secours plus que jamais. Demandez des prières pour moi, redoublez les vôtres, et continuez ce

que vous avez commencé; Dieu vous récompensera des grâces même que vous m'aurez obtenues de sa miséricorde. Nous avons le P. Bourdaloue, qui nous fait des sermons admirables : je voudrois que vous les entendissiez, je suis sûre que vous en seriez ravi : comme vous êtes confirmé dans le bien, vous en profiteriez beaucoup mieux que moi, qui n'ai que le désir de le faire, avec mille défauts qui m'en empêchent. Je finis, de peur d'être importune, et je suis tout à vous. La pauvre Maréchale vous fait ses complimens ; sa conscience est dans le même état qu'à Nancy.

Ce 4 mars 1674.

LETTRE XI.

Enfin je quitte le monde ; c'est sans regret, mais ce n'est pas sans peine : ma foiblesse m'y a retenue long-temps sans goût, ou, pour parler plus juste, avec mille chagrins : vous en savez la

plus grande partie, et vous connoissez ma sensibilité; elle n'est point diminuée, je m'en aperçois tous les jours, et je vois bien que l'avenir ne me donneroit pas plus de satisfaction que le passé et le présent. Vous jugez bien que, selon le monde, je dois être contente, et selon Dieu je suis transportée. Je me sens vivement pressée de répondre aux grâces qu'il me fait, et de m'abandonner absolument à lui.

Tout le monde part à la fin d'avril; je pars aussi, mais c'est pour aller dans le plus sûr chemin du Ciel. Dieu veuille que j'y avance, comme j'y suis obligée, pour obtenir le pardon de mes fautes! Je me trouve dans des dispositions si douces et si cruelles, mais en même temps si décidées (accordez cette opposition qui est en moi), que les personnes à qui j'ouvre mon cœur, admirent de plus en plus l'extrême miséricorde de Dieu à mon égard.

M. le Dauphin fait le voyage; je

perds M. de Condom, que j'avois engagé à faire le sermon de ma prise d'habit : s'il n'est pas revenu dans le temps qu'on me jugera capable de le prendre, je crois que je choisirai le P. Bourdaloue : il nous a prêché une Passion merveilleuse et propre à toucher les cœurs les plus endurcis; je l'ai même entretenu, il y a peu de jours; il me plaît fort, et il est tellement pénétré des vérités qu'il prêche, que vous en êtes persuadé d'avance. Pour M. de Condom, c'est un homme admirable par son esprit, sa bonté et son amour de Dieu. Je ne manquerai pas de l'engager à continuer de vous écrire; de votre côté, exhortez-le aussi à n'avoir que le moins de commerce qu'il pourra avec ces gens dangereux.... vous m'entendez bien; ses intentions seront toujours dans la dernière pureté, mais il faudroit en avoir autant que lui pour en juger équitablement. C'est le voyage qu'il va faire, qui me fait parler ainsi. Vous savez

qu'à Tournai on étoit obligé de se communiquer plus qu'on n'auroit voulu, et l'on ne peut être trop sur ses gardes. Il est bien hardi à moi de donner des conseils ; mais l'on pardonne tout à une demi-pénitente, qui espère l'être bientôt tout-à-fait. Je suis très-obligée à Monsieur de Grenoble de me parler comme il fait : vous savez que la dureté ne me déplaît pas, et qu'elle ne m'a jamais fait peur, malgré la délicatesse de mon tempérament. Je ne l'écouterai plus que pour aimer Dieu, et, pour m'aimer moins, je tâcherai de vous imiter : continuez-moi vos prières et vos conseils, et je vous promets, en reconnoissance, de ne vous oublier jamais devant Dieu.

Ce 19 mars 1674.

LETTRE XII.

Il y a deux jours que je suis ici ; j'y goûte une tranquillité et une satisfaction si pures et si parfaites, que je suis dans une admiration des bontés de Dieu, qui tient de l'enthousiasme. Mes liens sont rompus par sa grâce, et je vais travailler sans cesse à lui rendre toute ma vie agréable, pour lui marquer ma reconnoissance. Je n'entrerai dans aucun détail aujourd'hui, il vous suffira de me savoir en sûreté : remerciez notre Seigneur pour moi ; je le prierai avec ardeur pour vous. Faites quelques complimens à M. de Grenoble, de la demi-pénitente, et me croyez tout à vous. Il est trop tard pour en dire davantage : adieu.

Des Carmélites, ce 22 avril 1674.

LETTRE XIII.

Je prie le Seigneur de nos âmes d'embraser votre cœur du feu de son amour, et de vous inspirer cette soif ardente dont vous désirez tant d'être consumé.

J'entre si fort dans tous vos sentimens, par la reconnoissance et par l'amitié qui nous lient, que je ne cesse de demander à Dieu, avec la plus vive instance, qu'il vous délivre de l'état où vous me mandez que vous êtes, quoiqu'il ne me paroisse pas aussi dangereux qu'à vous. L'extrême soumission d'esprit où je vous vois, suffit pour le rendre aussi méritoire et peut-être même plus que celui de la plus grande ferveur; car, dans l'un, l'amour-propre est à craindre; et pourvu que dans l'autre on soit fidèle et patient, l'on a tout à espérer. Il faut s'abandonner à la Providence, et nous laisser conduire sans nous mettre en peine par quel chemin : si c'est par

celui de la sécheresse, Dieu nous donnera le courage nécessaire pour la soutenir ; si c'est par la voie de la douceur, demandons-lui l'humilité du cœur et de l'esprit, afin de lui rendre, par notre amour, l'hommage de reconnoissance que nous devons à sa bonté.

En voici assez pour une humble novice que le Ciel comble tous les jours de nouvelles grâces, et qui ne sait comment faire pour y répondre. Ne m'abandonnez pas ; et puisque c'est vous qui m'avez, pour ainsi dire, remise entre les mains du Seigneur, entretenez-moi sans cesse de ses miséricordes et de mes devoirs. Adieu ; je vais de ce pas vous recommander à celui à qui nous devons tout.

Ce 13 juillet 1674.

LETTRE XIV.

C'est à l'heure qu'il est que je puis dire, avec vérité, que je suis à Dieu pour jamais : je suis à lui par des liens si forts, que rien ne les peut rompre. Liée par des vœux, et encore plus par la grâce qui me les a fait faire, rien ne peut me séparer de la charité de Jésus-Christ : c'est en lui seul que j'espère, et pour lui seul que je veux vivre. Il ne me reste plus rien à souhaiter, que de perdre la mémoire de tout ce qui n'est point lui : par sa bonté le cœur est détaché, et la volonté ne tend plus qu'à lui plaire; mais cette importune mémoire, que je voudrois si loin de moi, me distrait à tout moment et me livre d'éternels combats. Il n'y a plus qu'elle à détruire ; je prie Dieu d'achever son ouvrage. Vous me faites, ce me semble, les mêmes plaintes : vous ne voulez et ne désirez plus rien que Dieu seul, et cependant

vous dites que tout ce que votre cœur fuit et redoute le plus, revient sans cesse frapper votre pensée. Quelle sensible peine, qu'après tant de grâces reçues, nous trouvions toujours quelque obstacle à cette entière occupation de Dieu, que je crois si délicieuse! Mais pourquoi vouloir se soustraire au souvenir de ses fautes, n'est-il pas trop juste d'en faire pénitence? Repassons-les nuit et jour dans notre mémoire; c'est la plus rude qu'on puisse s'imposer, et peut-être la seule qui soit digne de Dieu.

En effet, toutes les souffrances, toutes les austérités du corps n'ont rien, ce me semble, qui égale la peine et l'humiliation du péché.

Aimer Dieu ardemment, et oublier tout le reste, ah! M. le Maréchal, cela est trop agréable. Vous parviendrez peut-être, un jour, à cet heureux état: pour moi, j'ai trop offensé la majesté divine pour oser jamais y pré-

tendre. Je ne dois penser qu'à souffrir toute ma vie; mais j'y consens et le désire même de toute mon âme, pourvu que je n'offense plus mon Dieu.

Tout nous sera compté; le temps fuit, et n'est plus : l'éternité s'avance, l'éternité!... ce mot me fait trembler; c'est le terme fatal où tout doit aboutir, vers lequel chaque instant nous précipite, où nous touchons peut-être, où finit la vie du monde et où, dans toute l'étendue de son immensité, commence le règne à jamais triomphant du Père des miséricordes et du Dieu des vengeances : quels objets ! occupons-nous-en sans cesse; prions avec ferveur, cherchons avec persévérance, malgré les oppositions que nous trouvons à chaque instant dans notre cœur. Aimons, mais d'un amour pur et désintéressé; et mourons si entièrement à nous-mêmes, que nous puissions dire avec l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Voilà les sou-

haits que je fais pour vous comme pour moi.

Ce 24 juin 1675.

LETTRE XV.

Si vous avez vu la relation de la mort de notre frère dom Charles-Denis de la Trappe, je ne doute pas que vous n'en soyez véritablement touché; M. de Trois-Ville l'a lue hier au parloir : pour moi, je vous avoue que j'en suis pénétrée. Qu'il est heureux ! il a mené une vie plus angélique qu'humaine, et il jouit apparemment pour jamais de cette gloire que Dieu promet à ceux qui lui sont fidèles. En vérité, je n'ai jamais rien lu ni entendu qui soit plus digne d'admiration.

D'ordinaire les vies austères et pleines de souffrances, quelque merveilleuses qu'elles nous paroissent, ne laissent pas de faire trembler la nature ; mais, dans tout ce que j'entendis hier, il me semble

qu'il y a une certaine onction, si pleine de douceur et de tendresse, que bien loin d'être effrayé des rigueurs de la pénitence, on ne se sent que plus de zèle et d'ardeur à l'embrasser. Cependant on est moins étonné de voir tant de vertus dans un seul homme, que rempli d'admiration à la vue de cette plénitude de grâces dont Dieu l'a comblé; car vous voyez dans ce saint homme une austérité rigoureuse avec une délicatesse extrême, une humilité profonde avec une entière innocence, un amour ardent, tendre, doux, une paix inaltérable par toutes les souffrances et par la longueur des souffrances; en un mot, c'est l'opposé de ce que je suis : il n'y a que sur l'espérance, où je crois me rapprocher un peu de lui. Mais quelque imparfaits que nous soyons, que nous avons encore de grâces à rendre au Seigneur! Humilions-nous en sa sainte présence, et soyons-lui soumis en tout dans la simplicité de notre cœur. J'es-

père, je crois et j'aime : c'est à Dieu à perfectionner ses dons. Je sens combien j'en suis indigne; mais que n'ai-je pas à espérer de sa bonté infinie, par tout ce qu'il a déjà fait pour moi?

Ce premier septembre 1675.

LETTRE XVI.

Que je suis au-dessous de l'état où vous me croyez ! Je le vois de loin avec envie, et je fais tous mes efforts pour y atteindre, mais c'est en vain; je trouve dans mon propre cœur un ennemi qui me détourne du bien que je veux, et me fait faire le mal que je ne veux pas. Eh ! quoi donc ! j'aimerai la loi de Dieu, elle fera les délices de mon esprit, et je fléchirai indignement sous la loi du péché ! La charité qui vous anime vous fait juger de votre prochain par vous-même; et parce que vous jouissez de cet état si délicieux de la présence continuelle de Dieu, vous supposez que je

le partage avec vous. Songez donc qui je suis, une malheureuse qui ne fais que commencer à souhaiter de faire le bien et qui n'en ai point encore fait. Mais quoi! la grâce que je désire seroit trop grande pour ma foiblesse, et je n'aurois pas la force de la conserver! Je suis persuadée que, pour l'obtenir, il faut d'abondantes larmes et d'ardentes prières, et je n'ai le don ni de l'un ni de l'autre; cependant je me félicite sans cesse d'être au service du Seigneur. Quelque sécheresse que j'éprouve, quelque imparfaite que je sois, je n'ai qu'à songer que je suis dans la maison de Dieu: toute mon espérance se réveille, mon âme s'élève et s'agrandit, et je sens venir en moi cette douceur et cette tranquillité dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois. Je suis honteuse de tant de grâces, quand j'examine comme je prie et comme j'agis. Je vois bien que je ne mérite que des châtimens; et cependant je reçois des biens, et des biens pour

la vie éternelle. Je m'abîme dans ces considérations, et je m'y perds.

Mais si nous ne pouvons rien faire qui puisse nous acquitter, Jésus-Christ est mort pour payer toutes nos dettes. Il a brisé le joug de notre esclavage, et nous a faits des enfans d'adoption. Mettons toute notre confiance en ce souverain libérateur; jouissons de la paix, tandis qu'il nous la donne, et soumettons-nous de bon cœur à nous la voir ôter : si c'est sa volonté que nous combattions, il nous donnera des forces. Priez pour moi.

Ce 4 novembre 1675.

LETTRE XVII.

Je ne puis m'empêcher de vous faire part de la joie que j'ai eue de voir M. l'abbé de la Trappe, et de recevoir de lui des instructions telles qu'il les donne à ses novices : c'est du moins ce qu'en pense ma sœur Anne-Marie de

Jésus, qui étoit présente à sa conversation. Je voudrois bien en profiter comme elle; mais les dispositions ne sont pas toutes égales, et il me faut plus qu'à une autre pour faire le bien : cependant je suis toujours dans la confiance et la paix, et notre saint Abbé m'a fort exhortée à y demeurer. Qu'il aime Dieu au prix de moi! et que cela me doit donner de confusion! ne devrois-je pas l'aimer seule plus que tout le monde ensemble, en reconnoissance de tout ce qu'il a fait pour moi? Mais que je suis tiède au service de ce divin maître, moi qui ai toujours été si vive et si empressée pour tout ce que j'ai voulu faire! Encouragez-moi, et déployez, s'il le faut, cette rigueur et cette dureté dont vous vous êtes quelquefois si inutilement servi à mon égard; si c'est avec succès, vous aurez part à ma récompense. Enfin ne m'abandonnez pas; et quoique je sois dans un lieu où je cours moins de périls que dans celui où j'étois, ne laissez

pas de me reprendre et de me représenter vivement mes devoirs : je vous l'ai déjà dit, il me faut plus qu'à tout autre. Joignez vos leçons et vos prières à celles de nos saintes Mères et de M. l'abbé de la Trappe : peut-être que Dieu nous exaucera tous ; je le désire ardemment, et je l'espère. Rien ne me fait peur : quelque étroit que soit le chemin, j'y passerai sans peine, pourvu que Dieu m'éclaire et me continue ses bontés. Le corps n'est rien quand l'esprit est content. Aimons Dieu de tout notre cœur : ce cœur ne seroit-il insensible que pour lui ? Que vous êtes heureux ! vous êtes dans l'état où il veut que vous soyez, c'est-à-dire, détaché de vous-même. Demandez-lui pour moi la même grâce.

Ce 7 novembre 1675.

LETTRE XVIII.

NE puis-je obtenir de vous que vous me traitiez comme je le mérite? En vérité, vous n'y pensez pas : vous me parlez comme vous auriez fait à saint Paul à son retour du troisième ciel, et je suis la plus criminelle des créatures, pleine de foiblesses et d'infidélités, toute terrestre, et, malgré les grâces du Seigneur, rampante parmi tant de personnes qui volent dans la voie étroite.

Ne m'épargnez pas, je vous prie; au nom de Dieu, point de ménagement; usez de la sévérité qui convient à mon égard; je ne reprends point le pouvoir que je vous en avois donné, et j'en ai plus besoin que jamais.

Je suis bien aise de voir, par les lettres que vous m'écrivez, que vous avancez dans le chemin du ciel. J'ai fort envie de vous imiter; mais je ne suis point jalouse de vous voir plus avancé que

moi. Il est juste que le maître précède le disciple : trop heureuse encore de vous suivre de loin ! Je prie Dieu de tout mon cœur de vous conserver ses grâces, et j'espère que vous voudrez bien continuer de m'en faire part: vous voyez que l'homme se retrouve partout et n'oublie jamais ses intérêts ; mais qu'il est doux de les rapprocher quand c'est Dieu qui en est l'objet !

Prions, demandons sans cesse. Celui qui est tout-puissant est inépuisable dans la richesse de ses dons.

Ce 8 janvier 1676.

LETTRE XIX

Vous avez raison de vous plaindre de mon silence ; j'aurois dû vous écrire plus tôt, mais j'en ai été empêchée par mille occupations, dont l'obéissance remplit tellement les journées, qu'à peine peut-on prier Dieu ; mais j'attends mon pardon de votre indulgence :

c'est donc avec confiance que je commence ma réponse à la dernière lettre que j'ai reçue de vous.

Je vous sais si bon gré de craindre ma foiblesse sur les moindres choses, que je ne cesse de remercier Dieu de m'avoir donné un ami tel que vous, qui, comme un des anges qu'il a établis pour notre garde, soutiendra mes pas contre la pierre, et me sauvera de l'ennemi de mon salut.

J'ai eu un grand nombre de visites; mais, grâces à Dieu, elles ne m'ont point troublée, et ma tranquillité, au lieu d'être ébranlée par tous les objets qui se sont présentés à mes yeux et même à mon souvenir, n'en est que plus affermie. Vous voyez que la miséricorde du Très-Haut ne se lasse point, et que, malgré mes infidélités, je ne cesse d'être comblée de grâces.

Si les personnes que j'ai vues pouvoient être touchées de Dieu en entrant dans cette sainte maison, quelle satis-

faction et quelle joie j'en aurois! Il n'y a point de pénitence que je ne fisse, si l'on vouloit me le permettre, à cette intention; mais l'heure sans doute n'est pas venue, je l'attends et la demande avec la plus vive instance. Quand je suis prévenue que j'aurai quelque visite extraordinaire, je vais devant le Seigneur le prier de me garder, et du moment que je suis libre, je me presse d'aller le remercier de m'avoir préservée. Je suis si pleine de foiblesses et si gâtée par l'habitude, que, sans un secours tout particulier de Dieu, je ne résiste pas aux moindres choses; mais tout est possible à celui que j'aime et je mets ma confiance en ses paroles, qui assurent que qui le cherchera bien, le trouvera.

Je veille et dors en repos sans craindre l'apoplexie (2): je ne crains que le pé-

(1) L'apoplexie étoit alors un mal infiniment plus commun qu'il ne l'est aujourd'hui. On voit,

ié. Mais que dites-vous de la mort de ce pauvre M. de***? Grand Dieu! quelle mort! En vérité ce sont là de terribles exemples : comment n'en est-on pas plus frappé? Au moins profitons-en pour louer le Seigneur de nous avoir mis à portée de l'aimer éternellement. Peut-être touchons-nous bientôt à notre heure dernière. Employons le temps, et attendons la fin de notre pélerinage en paix. Pour moi, j'envisage du même œil la vie et la mort, et je pense qu'on est assez indifférent à l'égard des biens et des maux du monde, quand on sait qu'on n'espère pas en vain.

La mère Agnès a été très-dangereusement malade : elle est maintenant hors de danger. Je crois que les prières de la Communauté ont de beaucoup aidé à sa

---

par le Journal de Dangeau, qu'on ne mouroit dans ce temps que de la petite-vérole ou d'apoplexie, et qu'on étoit frappé d'apoplexie à tout âge. C'est un fait singulier, dont les physiciens et les médecins devroient chercher la cause.

guérison : j'en suis comblée de joie. Si vous étiez un peu plus près de nous, rien ne nous manqueroit ; l'éloignement de ses amis est toujours si désagréable ! quand il plaira à Dieu, nous nous verrons ; mais, en attendant, veillons et prions sans cesse pour éviter la tentation ; recueillons en Dieu toutes nos pensées et tous nos désirs ; échauffons nos cœurs du souvenir de ses bienfaits ; demandons-lui qu'il les enflamme du feu de son amour, et ne nous éloignons jamais de sa divine présence, sans laquelle nous cessons de vivre en lui et lui en nous.

Mais il est temps de finir. Voilà cinq à six fois que je laisse la plume, et que je la reprends pour achever ma lettre ; car une novice Carmélite en très-bonne santé n'a pas assez de temps de suite pour en écrire une si longue sans lâcher prise. Adieu pour le coup, adieu.

LETTRE XX.

Vous êtes trop indiscret pour un Directeur, et je suis presque fâchée contre vous. C'est à vous seul à qui je rends compte de mon intérieur, et point du tout au monde, qui n'est pas aisé à édifier et que j'ai trop scandalisé. J'espère, avec la grâce de Dieu, réparer par une longue pénitence les fautes dont il a été le témoin; mais, en attendant, ne faites plus voir mes lettres, je vous prie, et qu'elles ne soient qu'entre vous et moi. Je ne mérite ni ne veux de louanges, il sembleroit au public que je veux m'en attirer. Je crains surtout l'orgueil, et je le crains d'autant plus, que j'y suis plus sujette. Unissez-vous à moi pour le détruire, je vous donnerai des armes contre moi-même: j'ai tant de sujets de m'humilier! Faites-moi ressouvenir de mes crimes passés, et priez Dieu qu'il m'en inspire tant d'hor-

reur, que je n'aie plus d'autre sentiment que la douleur de les avoir commis, et d'autre pensée que celle de les effacer par mes larmes. Demandez-lui cependant encore, pour consoler un peu mon âme, qu'il me soit permis de me laisser aller quelquefois au sentiment de ma vive reconnoissance et au plaisir que je trouve à l'aimer cent fois plus que moi-même. Je viens de voir mourir une de mes sœurs : qu'elle est heureuse! Elle a fini une très-sainte vie par une prompte et tranquille mort, puissions-nous voir ainsi finir la nôtre! Il n'y a rien de mieux à souhaiter dans le monde. Je prie Dieu qu'il vous continue ses grâces, et qu'il me donne pour lui un amour sans bornes.

LETTRE XXI.

Je ne puis que me féliciter que vous ayez repris dans votre dernière lettre l'autorité que je vous ai donnée sur moi depuis si long-temps : gardez-la jusqu'à la mort, j'y consens, et usez de mes lettres comme vous le jugerez à propos. Voyez-vous comme je suis docile ? Je ne change pas facilement quand une fois j'ai donné ma confiance.

Pour vous obéir, j'ai parlé en termes assez forts et même avec une liberté et une satisfaction qu'il faut sentir comme moi, pour être persuadé que je dis la vérité. Celui qui me donne cette force peut faire la même grâce à tout le monde, et j'avois si peu sujet d'y compter, que cela doit faire espérer les plus grands pécheurs. Je les ai sans cesse en vue dans mes prières. Que je serois heureuse si, par toutes les souffrances du corps et de l'esprit, je pouvois obtenir la conver-

sion d'une âme! Je le demande à Dieu avec ardeur, et je vous avoue que je n'y pense jamais qu'avec transport (1). Je comprends, à l'heure qu'il est, cet endroit du grand Apôtre, que je trouvois si incompréhensible quand il demande d'être anathême pour ses frères: je consens aussi à l'être; oui, mon Dieu, je vous en conjure, si c'est votre plus grande gloire. Je ne veux rien pour moi, et suis prête à me sacrifier pour fléchir vôtre colère; mais que puis-je, foible pénitente, qu'ajouter encore tous les jours à mes péchés, bien loin d'effacer ceux des autres? Unissons nos prières; les vôtres donneront de la force aux miennes. Parlez à Dieu du fond du cœur: faites parler le sang de Jésus-Christ; implorons sa miséricorde. Prions, gémissons, pleurons ensemble,

(1) Il est facile de deviner quel est celui qu'elle veut désigner ici. Elle a vécu assez pour voir son souhait pleinement exaucé.

et désarmons sa justice. Je frémis quand je vois à quel point est montée la corruption : elle augmente tous les jours, et j'ai le cœur déchiré de voir les gens de bien se laisser entraîner au torrent. Le Seigneur nous a délivrés par sa miséricorde, et nous ne pouvons lui mieux marquer notre reconnoissance, qu'en le priant de faire la même grâce à ceux qui sont peut-être moins criminels que nous, et qui sont pourtant dans l'aveuglement.

Aimons avec transport ce que nous avons tant offensé, et prions avec compassion pour ce que nous avons trop aimé. Donnons notre cœur sans aucune réserve à celui qui devoit le remplir uniquement, quoique indigne de la pureté de ses regards, après avoir été si souillé.

LETTRE XXII.

Que vous me faites de plaisir de m'apprendre l'état paisible et tranquille dont vous jouissez! l'amitié me le fait partager avec vous, comme s'il me regardoit moi-même. Remerciez le Seigneur de cette heureuse abondance de biens qu'il vous dispense, et craignez moins de les perdre, par rapport à la joie que vous en ressentez, qu'à l'amour de Dieu qu'ils excitent dans votre cœur. Pour moi, j'éprouve combien il est salutaire de s'abandonner entièrement à lui, et je ne me trompois pas de vous dire que cela seul pouvoit me satisfaire. Plus j'avance, et plus je connois que sa miséricorde et sa bonté sont sans bornes.

La cour s'est rapprochée, et je loue Dieu de m'en être éloignée pour jamais. J'entends parler de mille plaisirs, et je ne puis compter que ceux qui se goûtent

dans la maison du Seigneur et aux pieds de ses autels. Quand je ne souffre point, je suis tranquille, et quand je souffre, je suis ravie. C'est un état bien heureux sans doute pour ce monde et pour l'autre. Vous savez que je prenois autrefois les choses bien différemment : personne n'en peut mieux juger que vous, puisque je ne vous cachois rien depuis quelques années. Mais admirez avec moi la bonté de Dieu, comme il reçoit les pécheurs à la pénitence, comme il les engage par la douceur de ses bienfaits, à mériter toujours de nouvelles grâces. Les yeux fermés, laissons-nous conduire ; nous tendons tous au même bonheur, et nous y avons tous les mêmes droits : les cœurs durs et les cœurs tendres peuvent être embrasés des mêmes flammes, et aspirer au même objet. Je n'en veux pas savoir davantage, et cela suffit pour me rendre heureuse autant que je puis l'être sur la terre ; reposons-nous du reste sur la miséricorde. Jouissez

de votre solitude, en bénissant le Dieu de paix qui vous l'a procurée, et si vous êtes contraint d'en sortir, ne perdez pas du moins cette tranquillité délicieuse que Dieu donne à ses amis, et qu'on cherche en vain dans les plaisirs du monde. On ne peut être véritablement heureux qu'en remplissant ses devoirs, et le premier de tous est de nous conformer à la vie de Jésus-Christ, qui est notre chef et notre modèle. Ce n'est point par un vain intérêt que nous agissons, ni pour une gloire passagère. Nous savons ce qui nous est promis : pour un peu de peine, une infinité de biens et d'honneurs immortels! pour un temps, une éternité!

Nous sommes bien convaincus l'un et l'autre, par la grâce du Seigneur, des grandes vérités de la religion : il nous a inspirés de la pratiquer; demandons-lui la persévérance.

Quand il vous plaira recevoir de mes lettres, vous n'avez qu'à me le mander,

et je me flatte qu'on me permettra bien volontiers de vous satisfaire.

LETTRE XXIII.

Quoique notre commerce se soit un peu ralenti depuis quelque temps, je suis persuadée que nous n'en sommes pas moins amis. La charité de Jésus-Christ qui nous unit, n'est pas sujette à mille soins extérieurs, comme les amitiés ordinaires, et je ne doute point que vous ne pensiez quelquefois, devant le Seigneur, à une misérable Carmélite, qui, de tout son cœur, le bénit et le loue des miséricordes qu'il vous fait. Je vous assure que je sens la joie la plus parfaite de l'état tranquille de votre âme : c'est un effet si sensible de la grâce du Tout-Puissant, surtout eu égard à la vivacité de votre naturel, que vous ne sauriez assez estimer votre bonheur. Pour moi, qui éprouve un sort semblable, toute criminelle que je suis, j'en

connois mieux le prix qu'un autre. Je suis si pénétrée des bienfaits de Dieu, que je ne puis rien lui dire, à force de reconnoissance et d'amour. Mais comment pouvoir en effet reconnoître tant de faveur? S'humilier, se soumettre en tout à sa volonté sainte, et l'aimer plus que nous-mêmes : voilà quel doit être le fruit de notre reconnoissance, et, sûrs qu'il ne nous abandonnera pas si nous lui sommes fidèles, avancer avec joie et confiance dans la voie de la pénitence; Jésus-Christ nous en a marqué la route de son propre sang. Ce n'est qu'en marchant sur ses traces, que nous pourrons parvenir au bonheur suprême de le posséder, de voir face à face ce Dieu puissant, cet être des êtres, dont tout est émané, dans lequel tout se confond et se réunit; ce Dieu de bonté et de miséricorde qui fait dans cette vie notre consolation, et qui nous comblera, dans l'autre, d'une félicité sans bornes. Que de douceurs je trouve à l'aimer et à le

servir ! Ce n'est pas uniquement pour être heureuse, mais pour être heureuse avec lui (1).

LETTRE XXIV.

Plut à Dieu être auprès de la croix, dans l'état où vous jugez que j'y suis ! J'accepte très-volontiers le rendez-vous que vous m'y donnez, et je vous promets de vous rendre un compte fidèle des grâces que je tâcherai d'obtenir, ou plutôt de celles qu'il plaira au Tout-Puissant de m'accorder. Je veux être détachée absolument de tout ce qui n'est pas lui, et je veux l'être de manière que je sois tout à lui. J'entends sa voix dans le désert ; mais, hélas ! que jusques ici j'y ai mal répondu ! je l'ai même entendue à Babylone, qui me disoit : *Tout n'est rien, tout passe hors ma*

(1) Quels sentimens angéliques ! et avec quel naturel ils sont exprimés !

parole, qui est esprit et vie. Dans le désert, cette divine voix me crie à tous momens : *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait; soyez sainte comme votre Père céleste est saint;* et, pour m'encourager, j'entends ensuite : *Quiconque sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône; comme ayant été moi-même victorieux, je me suis assis avec mon Père sur son trône.* Voilà de grandes choses, et je suis au-dessous du néant. Cependant la foi la plus vive me pénètre et m'enflamme; l'espérance me ravit hors de moi-même, et je désire d'être toute consumée du feu de la charité; mais il faut penser à expier ses crimes par la douleur, avant que de songer à jouir des douceurs ineffables de l'amour de Dieu. Faisons pénitence avec David, si nous voulons chanter un jour avec lui les miséricordes du Seigneur.

LETTRE XXV.

Je prie l'Esprit saint, qui remplit votre cœur, de m'inspirer quelque chose qui vous édifie.

Vous me reprochez de ne faire aucune part à mes amis des grâces que je reçois de la bonté du Tout-Puissant ; ce seroit une ingratitude horrible, et je crois, comme vous, que je suis obligée de chanter à toute la terre les biens que le Seigneur fait à mon âme. Mais aussi avec quel plaisir je les publie! Quelquefois je crains de négliger l'intérieur en me répandant trop au dehors ; cependant je ne laisse pas de m'abandonner au plaisir d'exalter la bonté du maître que je sers. Je suis ravie de vous voir dans les mêmes dispositions, et quoique vous vous plaigniez de la dureté de votre cœur, je découvre pourtant, au milieu de vos plaintes, des traits qui expriment si bien la joie d'une âme qui

se remplit de plus en plus de l'amour de Dieu.

A l'égard de ce partage que vous vous reprochez dans vos actions, ah ! Monsieur, je vous réponds que ce n'est que l'extérieur qui est partagé ; le cœur est tout à Dieu. La paix dont vous jouissez ne suffit-elle pas pour vous tranquilliser sur l'avenir ? Dieu veut nous sauver tous, et nous en procure les moyens dans tous les états. Nous autres foibles créatures, nous cherchons les solitudes ; mais en même temps nous connoissons que ceux à qui la force est donnée pour combattre dans le monde, ont une belle couronne à espérer. Vous êtes de ce nombre, et ce sera sans jalousie que je vous verrai dans le ciel, bien élevé au-dessus de moi. Pourvu que Dieu soit glorifié, je ne me soucie point comment sa sainte volonté soit faite. Je m'y abandonne plus que jamais, et je suis dans une si grande tranquillité sur tout ce qui peut m'arriver, que je regarde la

santé, la maladie, le repos, le travail, la joie et les peines, d'un même visage : je ferme les yeux, et me laisse conduire à l'obéissance. Voilà, en peu de mots, ce que je sens ; mais, après cela, je suis obligée de vous avouer que je me trouve remplie de plus d'imperfections que je n'étois il y a deux ans ; c'est la pure vérité. Priez Dieu que je sois plus fidèle : les grâces ne me manquent pas ; mais j'y manque plus que jamais.

LETTRE XXVI.

Comment pourrois-je mieux commencer ma lettre, qu'en vous rapportant les premières paroles que notre Mère nous a adressées ce matin en communauté ? Que Jésus crucifié soit toute votre confiance ; ne désirez et ne cherchez que lui : *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit-il, *qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive*. Ah ! quand c'est un Dieu plein de douceur et de bonté qui

nous appelle, qui peut encore nous arrêter? Il est notre force et notre appui; et, content de notre zèle et de notre amour, il rachète nos peines par tant de faveur et de bienfaits, que nous ne ressentons que le plaisir et la joie de servir un tel maître. En vérité, lorsque j'envisage cette abondance de grâces dont il me comble, je tremble de n'agir que par intérêt. O mon Dieu! préservez-moi de cette bassesse, faites que nous vous aimions uniquement pour vous-même, et que nous n'ayons d'autre crainte que celle de vous offenser. Vous êtes terrible dans vos justices; mais vous êtes plus aimable encore que vous n'êtes terrible. Oui, mon Dieu, quand vous m'accableriez, je ne vous en aimerois pas moins; c'est un sentiment que vous et moi, Monsieur, devons avoir profondément gravé dans le cœur. Mais je ne songe pas que je parle à un homme tout plein de zèle et d'amour, et que je ne suis que foiblesse et langueur : ce n'est

pas que j'ose m'en plaindre ; je suis contente de tout ce qui plaît à Dieu : la moindre de ses grâces est encore trop pour moi. Je veux m'abandonner, pour le présent et l'avenir, à tout ce qui glorifiera le plus mon Dieu : je suis à lui par la création et la rédemption ; mais plus encore par la volonté. Je ne lui demande que la persévérance à l'aimer.

LETTRE XXVII.

Notre Mère nous a dit l'état présent de vos affaires, et il n'etoit pas besoin de nous le dire pour nous obliger à prier pour vous : nous le faisons très-soigneusement. Que ne le puis-je faire avec plus d'ardeur ! mais Dieu veut que je sois quelquefois dans la sécheresse et dans l'abattement : que son saint nom en soit glorifié. J'ai remis mon sort entre ses mains pour l'éternité : revenons au temporel pour un moment.

Je souhaite de tout mon cœur que

tout vous réussisse comme vous l'espérez, et qu'il plaise au Seigneur que nous puissions bientôt vous revoir. Quant à la commission que vous me donnez, je ne puis l'exécuter que je ne sache de M. de Valentine la somme qu'il a aux mains ; il est encore à la Trappe ou en chemin. A son retour, je tâcherai de faire ce que vous désirez, et pour cela j'emprunterai le secours de quelque Carmélite prudente et habile : car, pour ne pas nous flatter, ni vous ni moi ne sommes guère entendus en matière d'intérêt. Pardonnez si je vous compare à une personne dont la réputation étoit si mal établie sur cet article et sur bien d'autres ; mais vous pouvez toujours compter qu'on fera de son mieux pour ne pas vous faire languir. Je remets au premier jour à vous écrire plus au long. Je suis dans des dispositions pitoyables, vous n'auriez aujourd'hui que des plaintes et des gémissemens, et ce seroit abuser de la bonté de votre

cœur. Adieu, je vous donne le bonjour.

LETTRE XXVIII.

Je suis toute disposée à vous obéir, malgré la résolution contraire que j'en avois prise. Il faut savoir plier sa volonté à celle des autres, et se détacher de son propre sens, et je crois que cela coûte peu à la nature quand le cœur ne veut plus être attaché qu'à Dieu. Il a tout fait pour moi; que ne dois-je pas sacrifier pour lui? En combien de manières sa puissante miséricorde n'a-t-elle pas éclaté sur moi? et quel usage encore ai-je fait de ses dons? Un autre, plus fidèle, brûleroit avec les Séraphins, et approcheroit de la science des Chérubins; et moi, je rampe sur la terre, je languis dans la tiédeur et dans les ténèbres. Humilions-nous, mais ne nous laissons point abattre. La bonté de Dieu ne seroit pas si miraculeuse à mon

égard si j'avois quelque mérite, et il faut dire, dans le même sens que l'Apôtre : *Je me glorifie dans mes infirmités.*

Vous me félicitez d'aimer le Seigneur : je vous avoue que je me laisse aller quelquefois à le croire, et si j'osois dans ces momens-là, je lui dirois ces grandes paroles de saint Augustin : *Oui, mon Dieu, je suis sûre que je vous aime;* mais souvent, l'instant d'après, je vois le contraire dans les plus petites occasions. Quelle misère profonde ! qui me délivrera de ce corps de mort dont la pesanteur m'accable ? Ce sera mon Seigneur et mon Dieu, puisque j'ai une si forte espérance en lui, que rien ne l'affoiblit et que tout l'augmente.

Espérer et croire, ce sont deux grandes vertus ; mais qui n'a point la charité, n'a rien : il est comme une plante stérile que le soleil n'éclaire point. Quand je dis avec saint Paul : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?* Je me réponds dans le moment : Rien, rien au

monde, ni dans le ciel, ni sur la terre; et quand il me semble que je le dis de toute la plénitude de mon cœur, je sens quelques mouvemens de joie: mais hélas! d'un autre côté, que de sujets de m'affliger et de m'humilier à tous momens!

Voici le jour qui approche, auquel le Saint-Esprit doit se communiquer à nous. Il vient tout rayonnant des feux de la charité divine, préparons-nous à le recevoir, courons au-devant de lui, ouvrons-lui la porte de nos cœurs, et qu'ils soient comme autant de sanctuaires vivans consacrés à sa Divinité. Si nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchons ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu son père, et n'ayons d'affection que pour les choses du ciel. Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit s'est élevé jusqu'à lui, parce qu'il a daigné s'abaisser jusqu'à moi.

P. S. Nous ferons vos commissions

le plus promptement que nous pourrons. Je sais le plaisir que fait la diligence, quand nous avons envie de quelque chose.

LETTRE XXIX.

Si j'étois plus humble, je vous laisserois croire que c'est par négligence que je suis encore à m'acquitter de votre commission; mais je ne puis vous cacher l'impossibilité où je suis de rien résoudre sans savoir ce que M. de Valentine a pour vous aux mains, et sans avoir un ordre pour le retirer. Madame de Valentine ne sait rien du tout de cette affaire; elle doit en écrire à son mari. Instruisez-moi du fait, ordonnez, et vous serez obéi. On dit que vous êtes fort satisfait de la vente de votre charge. Madame de Valentine m'a conté le détail de la négociation, et il me paroît que vous devez remercier Dieu de la manière dont tout s'est passé. Il faut

croire que vos amis ont fait pour leur mieux. Pour moi, qui suis la moins capable, et peut-être la plus zélée, je continuerai toujours à vous donner des marques de mon sincère attachement. J'ai tant d'envie de vous voir et de vous entretenir, que je suis prête à prendre l'envie que j'en ai pour le pressentiment. Je ne puis plus vous écrire comme j'ai fait par le passé ; mais je sens bien que, dans la conversation, je ne manquerois pas de choses à vous dire.

LETTRE XXX.

Disons, à la gloire du Seigneur, que sa bonté s'étend sur tout ce qui respire, et que sa miséricorde n'est bornée ni par la grandeur du péché, ni par les temps : nous l'éprouvons l'un et l'autre d'une manière admirable ; il nous éclaire sur nos propres misères, pour nous faire mieux connoître sa grandeur et sa toute-puissance. Heureuse l'âme qui est toute

pénétrée du désir de méditer sans cesse la loi du Seigneur! Plus on approfondit le néant de la créature, plus on admire les trésors de sa sagesse. Que son joug est doux à porter! mais à qui daigne-t-il inspirer ces pensées? A vous et à moi. Déchirons le voile qui nous cache à nous-mêmes, et osons nous envisager tels que nous sommes. Pardonnez la comparaison; je sais que mes crimes surpassent de beaucoup les vôtres; mais tout ce qui offense Dieu n'est-il pas criminel? Jetons les yeux un moment sur la vie du monde; qu'y verrons-nous qu'un enchaînement déplorable d'erreurs, de folies et de désordres, qui conduit jusqu'à l'oubli du Créateur?

Béni soit à jamais le Pasteur éternel qui est venu chercher ses brebis dans un pays si éloigné des pâturages fertiles où il les veut conduire! Hâtons-nous, avançons: je vois briller l'étoile du salut; l'ange du Seigneur m'accompagne, son esprit me guide, son amour

me transporte, je ne tiens plus à la terre : il me semble que la vertu du Tout-Puissant m'enlève ; mais que dis-je, malheureuse? hélas ! à peine j'ai fait un pas, que je retombe accablée sous la chaîne du péché : et vous croyez marcher trop lentement ! vous me faites trembler.

Si je voulois vous rendre compte de l'état où je suis, je ne pourrois vous dire autre chose de moi que ce que vous me mandez de vous-même. Ces distractions continuelles que vous éprouvez, et ces attraits qui vous ramènent sans cesse à la présence de Dieu, sont deux dispositions qui paroissent bien opposées : mais qui peut nous dire en quel temps nous sommes plus agréables à Dieu? Que savons-nous si le premier état n'est point une pénitence qui nous est imposée pour satisfaire à toutes nos dissipations passées? Vous avez laissé là, pour plaire à Dieu, tout ce qui peut flatter l'esprit et les sens ; mais prenez

garde que l'envie que vous avez d'abandonner les occupations où votre état vous engage, ne vienne d'une source moins pure, et que ce ne soit pour l'amour de vous-même. Il est bien aisé de quitter de pareils soins, quand on en a abandonné tant d'autres qui sont si sensibles. Quelquefois ce que nous croyons nous être le plus utile, est ce qui nous nuit davantage. Aveugles que nous sommes, est-ce à nous de vouloir pénétrer les desseins de la divine Providence? O abîmes de richesses! ô profondeur de sagesse et de science! que vos jugemens, ô mon Dieu! sont incompréhensibles! Laissons-nous conduire sans vouloir choisir le chemin. Abandonnons à Dieu le soin de nos intérêts et ne pensons qu'à l'aimer : s'il demande beaucoup de nous, le Seigneur est magnifique dans ses dons; c'est pour nous le rendre au centuple. Aimons, aimons Dieu de toute notre âme et ne nous mettons point en peine du reste : avec ces sentimens,

tout nous paroîtra facile, nous recevrons avec la même joie la sécheresse et l'abondance, le repos et le travail. Dans quelque état que nous soyons, présentons-nous avec une humble confiance. Tout est grand devant Dieu quand la charité conduit : marchons avec courage ; si le Seigneur est pour nous, qu'avons-nous à redouter ?

LETTRE XXXI.

M. le Marquis de Bellefonds nous a demandé une lettre pour vous de si bonne grâce et avec tant d'envie de l'obtenir, que, sans vouloir mal à l'un et à l'autre, il n'étoit pas possible de la lui refuser.

Si vous pouviez voir à quel point je désire votre perfection, et comme je me réjouis des grâces que vous recevez, vous m'en aimeriez sûrement davantage. Je souhaite votre sanctification comme la mienne propre, et cela me

fait prendre des libertés en vous écrivant, qui ne conviennent point à une humble pénitente qui n'a ni vertus ni lumières ; mais que dis-je? de lumières! je ne vois cependant, hélas! que trop clairement que le vice tient encore une place que la vertu devroit seule occuper; mais je n'en suis pas moins sensible au plaisir d'apprendre qu'en vous faisant pratiquer sa loi, le Seigneur vous en fait goûter les douceurs. Si je l'aimois comme je le dois; si son amour régnoit souverainement dans mon cœur, il absorberoit toute autre pensée : je ne verrois, je ne sentirois, je ne respirerois plus que mon Dieu. Mais quoi! je serois trop heureuse sur la terre, et ce bonheur n'est réservé qu'à ceux qu'il a délivrés des misères de cette vie, et qu'il appelle à lui pour couronner en eux le mérite de ses dons. Eh! qui suis-je, moi? et qu'ai-je fait encore pour oser aspirer à voir si promptement la fin de mes maux? Je ne puis arriver à Dieu, après

l'avoir tant offensé, que par la plus rigoureuse pénitence : c'est pourquoi je le prie de me remettre sans cesse mon péché devant les yeux, comme l'objet le plus capable de m'humilier et de me confondre ; et cependant que j'éprouve de consolations dans mes peines, et que je sens de douceurs et de plaisir à l'aimer !

LETTRE XXXII.

Il est bon, dit le Prophète, *de mettre sa confiance en Dieu plutôt que dans l'homme.* Vous éprouvez la vérité de ces paroles, puisque vous êtes en paix dans un état qui, selon les apparences, devroit beaucoup vous ennuyer. Heureux l'homme véritablement soumis à Dieu, ou du moins heureux celui qui s'y soumet de toute sa puissance ! Il reçoit dès cette vie la récompense que le Seigneur promet à ceux qui lui sont fidèles : c'est cette paix que le monde

ne peût donner, puisqu'il ne la connoît pas ; cette paix plus désirable que tous les plaisirs de la terre, et qui est un avant-goût de ceux de l'éternité.

O divine charité ! descendez sur nous, embrasez nos cœurs, enlevez-nous de ce lieu d'exil, et nous rendez à notre véritable patrie. Que j'ai d'impatience d'y arriver ! cependant que la volonté du Seigneur soit faite, je ne refuse point le travail : ce n'est pas à moi de le craindre, puisque je viens de sentir si pleinement la grâce et la puissance du Seigneur sur la foiblesse de sa créature. Mon frère est mort très-promptement, et dans un âge où l'on espère de vivre long-temps. Que vous dirai-je là-dessus des bontés du Seigneur ? Dans le moment où la nature se montroit très-vive, je me suis sentie, par sa miséricorde, prête à lui sacrifier, sans balancer, ce que j'ai de plus cher au monde. Je sens qu'on peut tout par sa grâce : eh bien ! puisque Dieu permet que rien ne

soit détruit en moi, pour me tenir dans la crainte de moi-même et pour augmenter mon espérance, acceptons avec joie tout ce qui vient de Dieu, comme autant de gages qu'il nous donne de notre salut.

Nous avons une de nos sœurs qui se meurt du poumon (son nom est Anne de Jésus). Vous l'avez vue à feu Madame. Rien n'est plus admirable ni plus consolant, que de voir la paix dont elle jouit dans de très-grandes souffrances. Elle a vécu six ans et demi d'une vie toute pleine de croix, et elle n'en a jamais assez à son gré : elle voit venir la mort tranquillement, et compte pour rien tout ce qu'elle a souffert. L'on peut dire d'elle avec justice que, devant Dieu, la mort de ses Saints est précieuse. Je n'ai pas le temps de m'étendre davantage; mais pour finir dans le même sens que j'ai commencé, concluons qu'il est bien plus sûr de mettre son espoir en Dieu, que dans les princes de la terre.

LETTRE XXXIII.

La maladie de notre Mère continue toujours; elle est au sept de sa fièvre : elle a trois à quatre redoublemens tous les jours, enfin nous ne savons plus où nous en sommes; cependant le médecin nous fait espérer. Je suis vivement touchée de son état, et vous pouvez croire que ma sœur Anne-Marie a besoin de toute sa vertu pour n'en être pas accablée. Elle vous a écrit il y a deux ou trois jours, et me charge de vous assurer qu'elle n'auroit pas manqué de vous donner exactement des nouvelles de la situation de notre Mère, si nous ne l'avions pas fait. Je crois que vous en êtes dans une grande inquiétude : je ne saurois vous en blâmer, car c'est une fille admirable, et en vérité sa grande vertu est digne du ciel; mais la terre en a encore besoin pour nous sanctifier. Ne vous effrayez pourtant pas, elle-

même croit en revenir. Espérons en Dieu, prions pour elle.

LETTRE XXXIV.

Graces à Dieu, notre Mère se porte un peu mieux. Sa fièvre est toujours continue; mais elle est bien diminuée, et il n'y a plus aucun accident à craindre. C'est une nouvelle sans doute fort agréable pour vous, et nous avons cru ne pouvoir trop tôt vous la donner : nous aurions trop perdu; c'est une fille d'une sainteté et d'une vertu si extraordinaires, que, pour la gloire du Seigneur, l'on doit souhaiter que ce soit sa volonté de la laisser encore pour perfectionner les autres. Je vous avoue que, dans cette occasion, j'ai senti ce naturel tendre que vous me connoissez : mais je n'en suis point en peine; je le remets entre les mains du Tout-Puissant, pour me l'ôter, s'il lui déplaît, ou bien pour m'en faire faire l'usage qui lui sera

le plus agréable : je dois cependant me craindre et veiller fidèlement sur moi ; au reste, tranquillisez-vous ; nous continuerons à vous informer de l'état de notre Mère (1), et nous unirons nos prières aux vôtres.

LETTRE XXXV.

Enfin le Seigneur, par sa bonté, nous a rendu notre Mère : elle est allée à la Messe le jour de la Nativité de la très-sainte Vierge. Si nous avons senti vivement le danger de son état, nous devons sentir plus vivement encore la grâce que Dieu nous a faite, et le remercier de toute l'abondance de notre cœur.

Ma sœur Anne-Marie de Jésus (2) entre demain en retraite : elle vous demande un peu de part dans vos prières, et vous promet de n'en être point in-

(1) C'étoit une sœur du Maréchal.

(2) Elle étoit fille du Maréchal.

grate; c'est-à-dire qu'elle veut se servir de vous pour vous être utile à vous-même, et vous mériter de nouvelles faveurs.

Nous souhaitons que vous soyez bientôt quitte de votre rhume : vous en aurez la tête plus libre pour vous occuper de Dieu, et la main aussi pour nous donner de vos nouvelles : nous l'attendons de votre charité; et si le Seigneur nous accorde quelque grâce, nous la partagerons avec vous par zèle et par reconnoissance.

Ce 12 septembre 1677.

LETTRE XXXVI.

Vous avez dû voir par tout ce que je vous ai mandé pendant la maladie de notre Mère, que je n'étois pas si fortement attachée à la spéculation, que je ne me sentisse encore un cœur sensible dans les occasions.

Je vous avouerai que j'ai éprouvé des

mouvemens de crainte et de tendresse si pressans, que j'en étois toute troublée. J'ai tâché de connoître d'où venoient ces sentimens, et j'ai cru qu'il n'y avoit que la nature qui craignoit de perdre une personne si accomplie. Cependant la grâce m'a toujours dit : Dieu est ta consolation, mets en lui ton unique espoir, tout le reste n'est rien. Vous seul me suffisez donc, ô mon Dieu ! dans le temps et dans l'éternité. Je renonce à toutes les consolations du monde, et je ne connois plus dans cette vie d'autre peine que la crainte de l'offenser : ce n'est pas que je n'aye continuellement à gémir d'une foule de foiblesses et de misères, qui renaissent, comme de mauvaises plantes, à mesure que je les détruis ; mais puisqu'elles sont en moi, je loue la bonté divine de ce que je les vois : cela me donne lieu de m'humilier à tous momens sous la main du Seigneur ; et c'est en m'humiliant devant lui, que je m'élève au-dessus de ma foi-

blesse, et que je recouvre de nouvelles forces. Je parle à Dieu dans le silence de mon cœur : je l'appelle, et il vient à mon secours ; il me parle, et ses paroles sont des paroles de douceur et de vie, qui consolent mon âme, et qui la remplissent de confiance et d'amour.

J'éprouve à présent ce que vous m'avez tant de fois répété, que plus on s'attachoit à Dieu, et plus on trouvoit de plaisir à l'aimer ; mais comme vous l'avez éprouvé vous-même, et qu'avec des dispositions plus heureuses vous avez commencé bien avant moi, vous touchez au point de la perfection, que je ne puis que la désirer : vous faites maintenant tout naturellement pour Dieu ce que je ne puis faire pour moi-même sans le secours continuel de la grâce. Demandons-la humblement au Seigneur, et vivons autant dans la défiance de nous-mêmes, que dans l'attente de ses bontés.

Ce 20 février 1677.

LETTRE XXXVII.

Vous avez fait une épreuve sur la mort, qui me fortifie dans la pensée où j'étois, qu'il y a toujours quelque chose en nous qui tremble à son aspect; et cependant, pénétrée du plus ardent désir de voir détruire ce corps de péché, mon cœur est prêt à crier à tous momens : Seigneur, Seigneur, tirez-moi pour jamais de cette prison obscure, où je ne fais que des œuvres dignes de votre haine. Mais, dans la crainte que l'amour-propre n'ait autant de part à ces désirs que la charité, je dis à l'instant : Seigneur, mon sort est dans vos mains, je m'abandonne absolument à vous.

Nos vues sont si bornées, nous sommes si foibles, que tout nous arrête. Laissons donc à Dieu le soin de nous aplanir les voies par lesquelles il veut nous conduire. Nous n'avons, à proprement parler, rien à faire; nous n'avons qu'à dé-

truire ce qui s'oppose en nous à ses desseins. Réprimons nos passions, abaissons, mortifions cet esprit d'amour-propre, qui veut toujours régner; et si le vieil homme parle encore, il faut l'enchaîner d'un triple lien qui ne puisse se rompre; opposer à son orgueilleuse volonté l'humilité, la patience et la charité.

Dans quelque état que nous soyons, nous pouvons également travailler à notre sanctification. Ce n'est ni la santé, ni la maladie, ni la tristesse, ni la joie, qui peuvent nous rendre agréables à Dieu, c'est l'usage que nous en faisons. Quand notre corps seroit comme celui de Job, couvert de plaies et gisant dans la poussière, Dieu sait proportionner les châtimens au crime, et le courage à la foiblesse. Disons-lui, dans l'abondance de nos larmes : *Seigneur, délivrez-moi;* ou, dans les transports de notre amour : *Seigneur, mettez-moi près de vous, et, quelque puissant que*

soit l'ennemi qui m'attaque, je suis prêt à combattre.

Notre âme est-elle comme affaissée sous le poids des souffrances, et presque réduite au désespoir : transportons-nous au Jardin des Olives ; suivons-y Jésus-Christ, traîné ignominieusement, le corps percé, déchiré, tout sanglant ; et par cette foiblesse si douloureuse du Fils de Dieu, nous recouvrerons de nouvelles forces. Mais si l'ennemi nous attaque de nouveau, où irons-nous ? à la Croix, où cet Homme-Dieu, attaché par le péché des hommes, et délaissé de sa propre puissance, nous mérite des grâces contre lesquelles tout l'enfer ne peut rien. O Croix de mon Sauveur, adorable Croix ! je t'embrasse, je m'attache à toi tout entière pour lui être unie à jamais ! O Croix triomphante ! ô jour de miséricorde ! le règne du péché est aboli, le temps de grâce est arrivé, et la nature est réparée. Nous étions assis dans les ténèbres et dans

l'ombre de la mort, la lumière a percé l'abîme, et nous voyons le jour du Seigneur. Je vois sa Croix, comme un trophée de victoires, s'élever jusqu'aux nues; je le vois lui-même assis à la droite de Dieu son Père, tout rayonnant de gloire et de lumière : qui me donnera des ailes pour voler jusqu'à lui? Mais toute notre force ici-bas est dans la Croix de Jésus-Christ : arborons ce glorieux étendard, entrons dans la voie : j'y cours, le souffle de Dieu m'emporte; je l'ai parcourue; je touche au but. Jérusalem, ouvre tes portes : portes éternelles, ouvrez-vous; et vous, Ministres du Très-Haut, présentez-moi devant son trône, que je l'adore, que je le contemple, que je m'absorbe en lui, et qu'enivrée des délices de ses Saints, je ne cesse de chanter avec eux dans l'éternité ses louanges et ses miséricordes.

Je vous avouerai qu'il est des momens où la grâce agit si puissamment en moi, que je suis comme transportée

hors de moi-même, que je ne me connois plus. Faut-il que mon esprit soit enfermé dans un corps si fragile et si plein d'imperfections? Tout ce que je pouvois espérer du Seigneur, c'est qu'il me fît miséricorde, et je suis comblée de ses grâces! Je devois gémir toute ma vie sous la main du Tout-Puissant, et il ne l'étend sur moi que pour réjouir mon âme par ses bienfaits! Mais que notre pensée est prompte et facile à se laisser séduire! Je puis prendre pour transport de reconnoissance et d'amour ce qui peut-être est l'effet de la présomption et d'une complaisance criminelle. J'ai donc à remercier Dieu de tous les états par lesquels il me fait passer, et je ne dois pas moins le glorifier lorsqu'il abaisse mon âme sur sa propre foiblesse, pour me tenir dans le respect et dans le silence, que lorsqu'il l'élève et la fait triompher. Adieu : continuez-moi toujours vos bontés, et pensez que je ne reçois aucune grâce

à laquelle vous n'ayez part, et dont je n'attribue le mérite à vos soins et à vos prières.

Ce 4 mars 1677.

LETTRE XXXVIII.

Je commence demain une retraite, où j'espère, par la miséricorde de Dieu, recevoir de nouvelles grâces et de nouvelles lumières. Plus on a reçu de sa bonté infinie, et plus il semble qu'on a lieu d'en espérer. Je ne lui demande pas de ces grands dons, qui ne sont faits que pour les grandes âmes qu'il a mises dans le monde pour l'éclairer; je ne pourrois pas les contenir : mais je lui demande *qu'il incline mon cœur*, selon sa parole, à rechercher sa loi, à la méditer nuit et jour; qu'il m'exerce dans sa justice pour me rendre plus digne de sa miséricorde; qu'il retranche de mes jours ces jours de honte et d'opprobres où je n'ai vécu que pour l'outrager.

Seigneur, détournez mes yeux des vanités du monde, fermez-les pour jamais à tout ce qui peut me distraire de votre sainte loi. Ne vous éloignez pas, ô mon Dieu! si vous m'abandonnez, je ne verrai plus que mes crimes. Je suis pénétrée de crainte et d'horreur : demeurez avec moi; que deviendrois-je sans vous? Soutenez mon corps tremblant, affermissez mes pas, et conduisez-moi dans la voie de la paix.

Et vous qui m'avez arrachée de la ville de perdition pour me transporter dans la cité sainte, soyez fidèle à vos promesses : invoquez sans cesse pour moi le Dieu des miséricordes, pendant que je ne cesserai de lui demander des grâces pour vous. Mon salut est attaché au vôtre; ne séparons point nos intérêts.

Ce 6 avril 1677.

LETTRE XXXIX.

La fin de votre lettre nous avoit donné beaucoup de satisfaction; mais nous avons bien pensé que ce n'étoit pas là tout ce qui nous revenoit. Je l'ai prise et retournée sur tous les sens pour en trouver le commencement, sans en pouvoir venir à bout. Vous y avez heureusement suppléé en nous la renvoyant tout entière, et nous aurions trop perdu de n'en avoir qu'une partie. Elle est remplie de sentimens qui expriment, mieux que toute l'éloquence du monde, les charmes de la vertu et les solides douceurs de la vie cachée. Vous y ajoutez des réflexions si sages et si raisonnables sur l'instabilité des choses humaines, qu'il faut en vérité que les hommes soient bien fous et bien aveugles de se donner tant de peine et d'inquiétude pour la vie, quand chaque instant les approche de la mort.

Je loue Dieu de tout mon cœur des grâces dont il vous comble, et je le prie d'avoir pitié de nous, selon l'étendue de sa grande miséricorde.

Ce 18 janvier 1678.

LETTRE XL.

Nous avons appris avec douleur que vous êtes retombé dans ces rhumes affreux qui vous avoient mis la mort si avant dans l'esprit. Ne vous abandonnez point à ces idées, qui, malgré la plus parfaite résignation à la volonté de Dieu, ne laissent pas de troubler la nature. Quelques efforts que l'on fasse sur soi-même, l'esprit, préoccupé de la crainte, ne voit que le danger, sans penser que la main qui l'afflige est celle qui va le sauver. Sans doute la mort est d'autant plus redoutable, qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur; mais il ne faut pas que cette crainte captive tellement notre pensée, qu'elle

nous rende incapables de tout autre sentiment. Nous ne méritons rien par nous-mêmes, il est vrai, nous sommes des enfans de colère; mais le sang de Jésus-Christ, qui coule encore pour la rédemption du monde, apaise le courroux du Père éternel : je l'entends qui lui dit : *Et les miens sont tous les vôtres, et les vôtres sont les miens. Père saint, je vous en conjure par votre nom, conservez ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un avec nous.* Ah ! si nous avons à craindre, nous avons encore plus à espérer. Elevons notre esprit à Dieu, attachons-nous si fortement à lui par l'amour, que nous soyons toujours prêts à quitter ce corps périssable, qui n'est que l'ombre de la vie. Mais ce qui coûte le plus à l'homme, est-ce la dissolution d'un corps qui n'est que misères et qu'infirmités ? C'est de se séparer du monde, auquel il tient par autant de liens, qu'il y a d'objets qui le séduisent et qui le char-

ment. Malheureux, de ne pas considérer que le monde entier périra, et que son âme va paroître seule devant le Dieu qui doit la juger! Par la miséricorde du Seigneur, la grâce a rompu tous les attachemens qui nous retenoient au siècle, et vous pouvez dire maintenant avec saint Paul : *Puisse mon cœur se dissoudre, et mon âme se réunir à Jésus-Christ!*

Ce 8 mai 1678.

LETTRE XLI.

Nous vous souhaitons, pour l'année où nous allons entrer, plus que tout le monde ne peut vous donner, et ce que vous pouvez obtenir vous-même par vos prières; je veux dire le don de la persévérance jusqu'à votre dernier moment.

Jésus vient de naître, allons lui offrir nos hommages et nos adorations. Considérons ce divin Enfant dans cet état

d'abaissement et de pauvreté, dans lequel il vient au monde; et, pénétrés de respect, d'amour et de reconnoissance, humilions-nous profondément devant le Saint des Saints, qui n'a pas dédaigné de prendre un corps fragile et mortel semblable au nôtre, pour partager un jour avec nous sa gloire et son immortalité. Quel excès de tendresse et de bonté! ô mon Dieu! à quel point vous nous avez aimés! Vous avez voulu nous délivrer de la mort du péché, mais vous l'avez voulu d'une manière à nous ravir et à nous confondre. Ce n'a été qu'en envoyant votre Fils unique et bien-aimé aux souffrances, aux persécutions et à la mort même la plus ignominieuse, que ce grand œuvre a pu s'achever. Il vous en a plus coûté pour nous racheter que pour nous créer! Gloire vous en soit rendue, ô mon Dieu! dans tous les siècles des siècles, et malheur à nous, si nous n'en profitons pas!

Quel exemple, Monsieur, quel mo-

dèle ! et comment se peut-il faire que, pénétrée, comme je le suis, de tout ce que je vois, je me comporte d'une manière si opposée dans tout ce que je fais ? Étonnée de cette monstrueuse différence, je me demande quelquefois s'il est bien vrai que je crois, et je suis honteuse de me trouver une foi si vive et un cœur si foible et si lâche ! Hélas ! me dis-je ensuite, d'où vient cette foiblesse et cette impuissance ? je n'aime donc pas mon Dieu ? mais comment cela peut-il être encore, puisque je suis prête à donner tout mon sang pour sceller ma foi et mon amour ? Quel funeste obstacle s'oppose donc à ma volonté ? Je désire sincèrement de faire le bien ; je crois, j'aime, et je ne puis faire ce que je désire ! Mais je le sens, et j'en gémis amèrement devant Dieu ; l'origine du mal est dans la corruption de la nature. Quelque effort que fasse l'âme pour atteindre jusqu'à son Créateur, le corps, sujet à mille infirmités, l'attire toujours

à lui, l'abaisse, la domine, et lui communique ses imperfections ; et comme Dieu, par sa vertu toute-puissante, n'a pu se soumettre aux humiliations, aux souffrances et à la mort, sans se revêtir en quelque sorte de notre foiblesse ; de même l'homme, déchu de son premier état, et devenu l'esclave du péché, ne peut s'élever à Dieu par sa propre force jusqu'à ce qu'il soit dépouillé *du corps de mort qui l'environne.*

Sans doute Dieu nous a laissés dans cette dépendance, pour nous faire mieux sentir à tous momens le besoin que nous avons de sa grâce, pour nous inviter à la lui demander, et afin de s'attirer de plus en plus par sa bonté notre confiance, et notre amour par ses bienfaits. Quelques chagrins, quelques peines que nous éprouvions, nous avons une ressource toujours prête, qui ne peut nous manquer, puisqu'il nous est permis d'invoquer le nom du Seigneur : nos peines passent avec les objets qui les

causent, et la douceur de ses consolations nous reste. Que ne dois-je point au Seigneur pour tous les biens que j'en ai reçus ! avec quel plaisir je vous en entretiendrois ! Je ne finirois je, je sur ses louanges; mais j'entends soi en la cloche qui m'appelle pour les chan de Adieu.

LETTRE XLII.

Ne prenez pas, je vous supplie, comme un reproche ce que madame la marquise de Sepville vous dira de ma part. Bien loin de me plaindre de votre silence, j'en admire la cause, et je loue fort votre application à éloigner tout ce qui peut vous distraire un moment de la présence de Dieu. Les entretiens des hommes sont vains : la parole du Seigneur est seule digne d'être écoutée. Dites-lui vos peines secrètes; ouvrez-lui votre cœur : répandez toute votre âme devant lui, et vous ressentirez bientôt les

ffets de sa présence. *Je me suis écrié*, dit le Prophète, *vers le Seigneur au fort de mon affliction, il a été sensible à ma plainte, et mon cœur s'est répandu dans l'abondance de ses dons.*

re en retraite le vingt-cinq de ce mais que me sert-il d'y entrer vent, si je n'en sors jamais plus parfaite? Demandez à Dieu qu'il crée en moi un cœur pur, qu'il renouvelle dans mon intérieur cet esprit de droiture et d'innocence que l'esprit impur a corrompu, et qu'il change toutes mes affections en amour, afin que désormais je ne vive plus qu'en Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie.

Ce 5 février 1678.

LETTRE XLIII.

Servez-vous de la liberté que [illegible] vous a donnée : vous voyez qu'il [illegible] ace de vous, et sortez du lieu où vo[illegible] il est pernicieux pour votre sant[illegible] puis que vous y avez demeuré, [illegible] avez toujours été mal. Revenez pro[illegible] tement ici ; je ne doute point que ce ne soit la volonté du Seigneur : que savons-nous ce qu'il veut faire de vous ? Suivez le conseil de vos amis ; vous en avez grand nombre qui désirent votre salut comme vous-même. Vous ne courez aucun risque en le suivant ; et pour ce qui regarde le temporel, dans l'état où sont les choses, je vous réponds que cela n'y peut nuire : encore une fois quittez votre propre jugement, et suivez humblement celui des autres. Je vous avoue que je suis en peine de vous. Je prie Dieu qu'il vous conduise en paix dans toutes ses voies.

Ce 15 juin 1684.

LETTRE XLIV.

J'AI senti si vivement le dernier événement qui s'est passé dans le pays où [illegible] que j'ai eu à m'en humilier [illegible], et en même temps j'ai admiré, qui vous donne des sentiments plus parfaits. J'espère le pardon d'une faute qu'un reste d'orgueil a produit dans une occasion qui touche le meilleur de mes amis. Je laisse à notre Mère et à ma sœur Anne-Marie de Jésus à vous parler selon leur piété ordinaire : pour moi, qui me sens encore toute vivante dans le cercueil de la pénitence, je ne dois plus penser au monde que pour me plaindre amèrement d'y avoir été, et ne songer à la vie que pour déplorer le mauvais usage que j'en ai fait.

Usons des choses du monde, comme nous l'ordonne l'Apôtre, et que rien ne nous sépare jamais de la charité de Jésus-Christ.

Ce 11 juillet 1684.

LETTRE XLV.

Rendons grâces à Dieu de que[illegible] tions qu'il met en vous ; cep[illegible] que imparfaite que je sois, [illegible] le pouvez juger aisément, [illegible] pas de voir mieux sur mes am[illegible] moi-même.

Ma sœur Anne-Marie nous a fait part de votre lettre, où nous avons trouvé de grands sujets d'édification : je n'y vois qu'une chose à craindre pour vous, c'est ce désir de retraite, auquel je ne crois pas qu'il soit encore temps de vous arrêter. Dieu vous en ouvrira la porte, si c'est par ce moyen qu'il veut vous perfectionner ; mais, selon les apparences, il choisira d'autres voies : ainsi votre état présent doit seul vous occuper. Demandez-lui humblement des lumières pour vous guider dans ce que vous devez faire, et défiez-vous de vous-même. *Mon cœur*, dit le Prophète, *s'est obs-*

curci, et l'on fait bien plutôt ce qu'il ... que ce que l'on doit : il y a en ... ond d'amour-propre, qui sait ... ner toutes nos pensées, que ... ons presque jamais que ce ... ait, et de là vient que nous ... yons très-souvent agir pour Dieu, tandis que nous n'agissons que pour nous-mêmes.

Je vous ai prié plusieurs fois de n'avoir point d'indulgence pour moi, et je vous prie maintenant de n'en avoir point pour vous : mais quand vous réduiriez votre corps en servitude, ce n'est rien si vous n'y réduisez pas votre esprit. Captivez votre entendement ; faites la volonté des autres plutôt que la vôtre, quand elle devroit vous tromper. La soumission vaut mieux que toutes nos lumières, parce qu'elle nous rapproche de l'humilité de Jésus-Christ ; mais je retombe encore à faire le directeur, et je m'aperçois même que je le fais durement ; je vous en demande par-

don. Je vous dis ce que je doi[s] me dire sans cesse à moi-même ; mais on s'[oub]lie quelquefois volontiers pou[r] et quand on n'a qu'une [â]me, qu'un même amour, qu'un[e] pérance, je crois qu'il est per[mis] fondre ses intérêts. Priez Dieu q[u'il] veuille régler mon esprit et mon cœur, et je vous promets de ne rien négliger pour vous obtenir de sa bonté le don de la persévérance.

P. S. Quand je vous ai parlé de retraites particulières, et surtout de celles que vous faites avec M. de Grenoble, c'est le dessein de vous y consacrer entièrement, et surtout dans ce temps-ci, que nous n'approuvons pas.

Ce 11 mai 1686.

LETTRE XLVI.

...g-temps que, par la grâce ...rist, je suis bien persuadée ...ue du néant des choses du ...nde; mais ce n'est point assez si je ne m'occupe uniquement des choses du ciel, et, malheureusement, tant que l'âme est unie au corps, nous tenons toujours par quelque endroit à la terre: nous éprouvons toujours qu'il y a des choses qui nous font plus de peine ou plus de plaisir dans la vie, parce que nous ne sommes point dans cet état d'indifférence où il faudroit être à l'égard du monde, pour ne goûter que le plaisir pur et délicieux de n'aimer que Dieu seul. Si, dès mes premières années, je m'étois consacrée à son service, j'aurois acquis la douce habitude de louer, de glorifier son saint nom, sans qu'aucun objet eût pu me distraire de mon Seigneur et de mon Dieu; mais, bien loin

d'écouter sa voix, qui se faisoit entendre à mon cœur, j'ai mis ma confiance en moi-même, et les richesses de ont fondu dans mes mains. miséricorde ! vous ne m'ave point abandonnée pour toujo nue de mon égarement et plongée a l'amertume, j'ai élevé mes yeux au ciel, et celui qui a fait le ciel et la terre est venu à mon secours ; mais je ne dois que m'en humilier davantage : l'abus que j'ai fait de ses dons ne me permet plus de regarder la terre que comme l'image de mon tombeau.

J'ai lu depuis peu le même discours que vous, Monsieur, qui m'a fait une très-vive impression, et je crois qu'il est impossible de n'en être pas touché. Dieu veuille que j'en profite aussi bien que vous : la grâce peut tout. Trop heureux qui la connoît et qui la désire.

Je vous remercie de la manière dont vous tenez toujours pour madame la princesse de Conti : il est vrai que vous

êtes prévenu en sa faveur; car à le bien prendre, elle ne fait que ce qu'elle doit, d'estimer et d'aimer le mérite et la vertu aux personnes à qui elle est sensiblement obligée. Eh! pourquoi ne rendrait-elle pas aussi quelque justice à ce que les enfans valent par eux-mêmes? Prions pour elle, et désirons-lui le royaume de Dieu: le reste ne lui manquera pas.

P. S. Notre mère est assez bien. Ma sœur Anne-Marie de Jésus a le corps si accablé de souffrances, qu'il ne faut pas moins de vertu qu'elle en a pour les supporter aussi bien qu'elle fait.

Ce 6 septembre 1686.

LETTRE XLVII.

Il nous ennuie, Monsieur, de ne point recevoir de vos nouvelles : donnez-nous-en au plutôt, je vous prie, et dites-nous part de l'état où vous vous trouvez. J'espère que l'intérieur va toujours mieux en mieux. La grâce achèvera en vous ce qu'elle a commencé : vous en avez ressenti comme moi les puissans effets : soyons-y tous les deux fidèles ; fortifions-la en nous par les œuvres, afin de nous perfectionner en elle ; ne cessons pas de la demander à Dieu, même quand nous l'avons. La crainte de la perdre est une crainte salutaire, qui nous la conserve, et qui tend toujours à nous rapprocher de Dieu, quand nous touchons au moment de nous en éloigner.

Je ne sais si votre voyage sera encore long ; mais je sais bien certainement qu'en quelque lieu que vous soyez, je

m'intéresserai toujours vivement à ce qui vous touche.

Vos prières pour notre Mère, pour ma sœur Anne-Marie de Jésus, et pour [illegible] et très-indigne sœur Louise [illegible] Miséricorde.

Ce 3 novembre 1686.

LETTRE XLVIII.

Vous avez raison de croire, Monsieur, que personne ne peut rendre meilleur témoignage de votre direction que moi : je dois seulement m'humilier de n'en avoir pas fait un meilleur usage, et ce n'est pas votre faute. Nous envoyons votre lettre à M. le cardinal le Camus. Hélas! Monsieur, qu'est-ce que le monde? on le canonisoit un jour, et le lendemain tout a changé de face. Je vous assure que c'est un trait de la miséricorde du Seigneur sur lui. Il sait par où il faut prendre ceux qu'il s'est destinés de toute éternité. Adorons, dans le silence

de l'esprit, ses impénétrables décrets; et, pleins de confiance en sa bonté, allons en paix, et reposons-nous sur la sincérité de ses promesses.

P. S. Venez nous voir le plus tôt vous pourrez : vous êtes nécessair notre consolation. Nous vous souhaitons un bon voyage. Notre Mère me charge de vous faire mille complimens, et ma sœur Anne-Marie. Vous pouvez être sûr de leurs prières et des miennes.

Ce 8 mars 1687.

LETTRE XLIX.

Vous êtes touché avec juste raison, Monsieur, de la perte que nous venons de faire : nous en sommes pénétrées jusqu'au fond du cœur. Dieu nous enfe[illegible] une Mère tendre et compatissante, un [illegible] fait pour éclairer les autres, un [illegible]tère doux, plein de zèle et de charité, une âme en qui les vertus les plus

sublimes se plioient à notre foiblesse, et nous inspiroient, au défaut de sa force, du moins l'envie et le courage de l'imiter. Pour moi, Monsieur, pensez, je vous supplie, ce que je lui devois! Il falloit une charité comme la sienne pour oser me recevoir : elle n'hésita point, vous le savez; j'en suis encore plus étonnée à l'heure qu'il est, que le premier jour. J'espère que notre Seigneur lui a déjà rendu au centuple tout le bien qu'elle m'a fait et celui qu'elle m'a souhaité.

Notre chère fille, puisque vous voulez que je la regarde comme telle, est accablée de cette mort. Elle aimoit notre Mère de la manière la plus tendre; elle nous a dit que, de tout temps, elle s'étoit senti pour elle la plus vive inclination. Elle perd des instructions et des exemples admirables; mais je vous assure que ce qu'elle perd d'un côté, elle le regagne de l'autre par la grâce. Elle a reçu ce coup douloureux avec une vertu et un courage dignes de sa sainte

tante. Dieu est avec ceux qui souffrent et qui se confient en sa divine bonté. Marchons sur les traces de cette femme sainte, et demandons-lui de présenter, tous les jours, devant le trône le tribut de nos prières et de nos larmes, afin que Dieu nous réunisse bientôt avec elle dans l'éternité.

Ce 29 septembre 1691.

LETTRE L.

Quelque sujet que vous ayez, Monsieur, de rendre grâces au Seigneur des dispositions de notre chère petite sœur, cependant l'état où vous vous trouvez est si dur à la nature, que je ne puis m'empêcher de partager vivement vos peines avec vous et avec toute la famille : qu'elle est heureuse cependant de toucher au dernier moment d'une vie si pure et si innocente! Elle quitte une dépouille mortelle, pour la recevoir des mains de son divin

époux une couronne de gloire immortelle ; car vous m'avouerez, Monsieur, que vous voyez tous les caractères des prédestinés dans votre chère enfant : cela parle plus efficacement au cœur que toutes les paroles de consolation qui viendroient de la part des hommes. Je supplie la divine bonté d'achever son œuvre en miséricorde, et que sa sainte volonté détruise tellement la nôtre en tout, que ce ne soit plus nous qui vivions, mais Jésus-Christ qui vive en nous.

Ce 17 novembre 1693.

FIN.

De l'impr. de Cellot, rue des Grands-Augustins.

00102568

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015